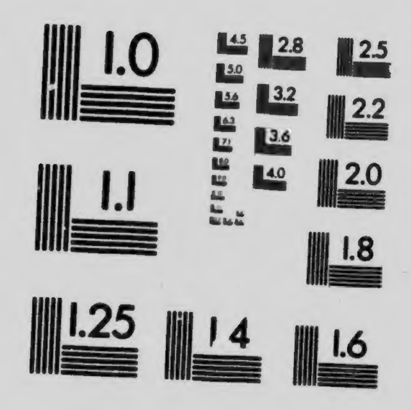
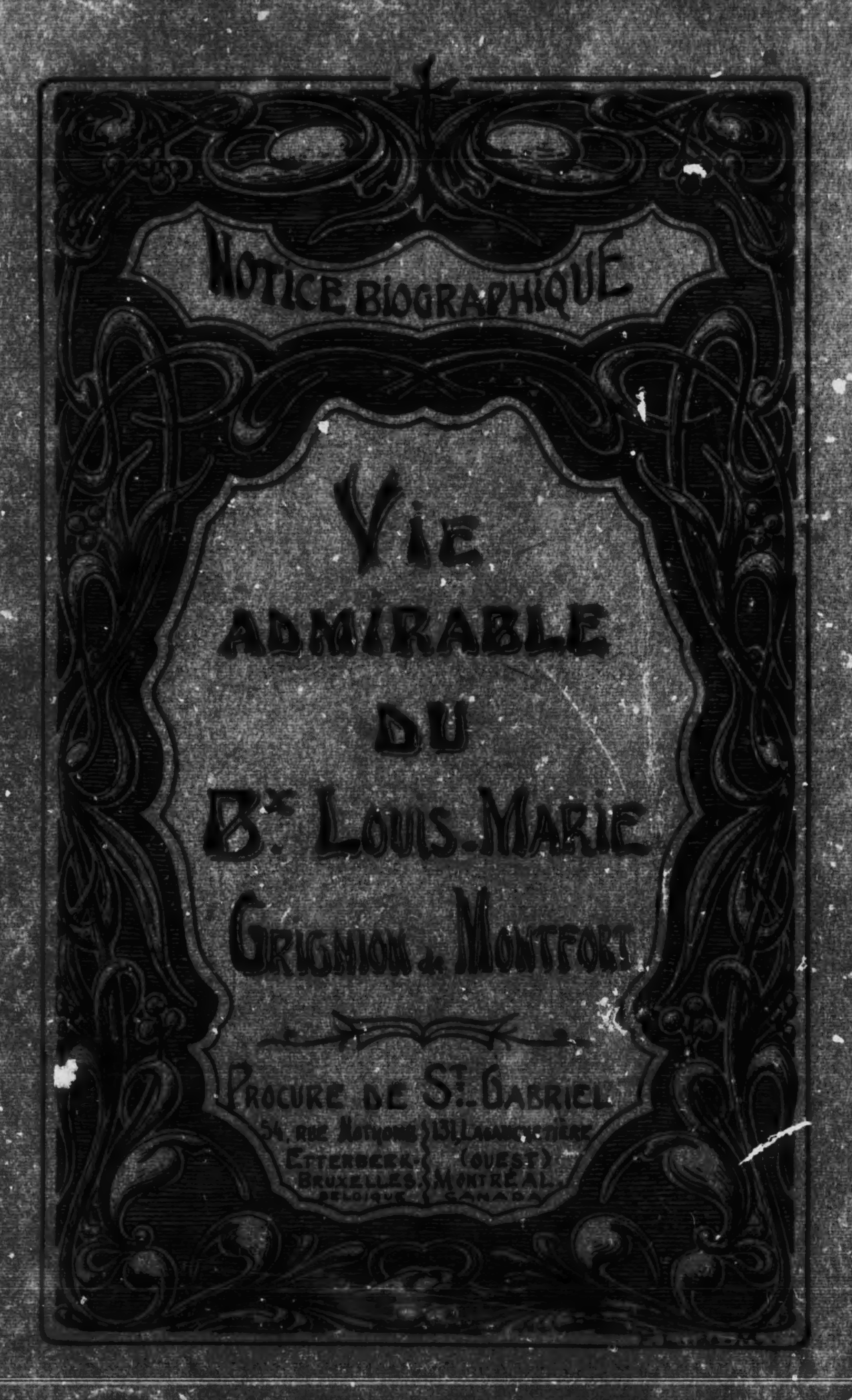
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






NOTICE BIOGRAPHIQUE
VIE
ADMIRABLE
DU
Bx LOUIS-MARIE
GRIGNION de MONTFORT
PROCURE DE St GABRIEL
54, rue Notyons | 131, Lagauchetière
Etterbeek- | (ouest)
Bruxelles. | Montréal.
Belgique | Canada



VIE ADMIRABLE

DU

BIENHEUREUX

LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT


Le Bx.
Grignion de Montfort

Nihil obstat.

Marianopoli, 27 augusti 1920.

E. Hébert, *censor librorum.*

Permis d'imprimer,

2 septembre 1920.

† Paul, *arch. de Montréal.*

INTRODUCTION

Aujourd'hui, on parle beaucoup de la consécration des familles chretiennes et des nations catholiques au Sacré Cœur de Jésus.

Oui, il faut que Jésus soit reconnu le Roi de tous les cœurs, le Roi de toutes les familles, le Roi de la terre entière, comme il est le Roi du Ciel.

Tous les jours, nous redisons du fond du cœur, dans le Pater : « Que votre règne arrive ». Eh bien ! pour que Dieu règne en nous et autour de nous, apprenons à connaître et essayons d'imiter un homme qui a travaillé beaucoup à étendre le règne de Jésus-Christ, un homme qui a prédit, chose consolante, que ce règne arrivera quand Marie sera plus connue. (1)

Cet heureux temps est venu, semble-t-il, car la dévotion à Marie prend tous les jours plus d'extension.

Le récit bien simple et bien succinct de la vie admirable du Bienheureux de Montfort, contribuera peut-être à mieux faire aimer notre céleste Mère et, par Elle, Jésus. Ne sont-ils pas Roi et Reine de nos cœurs !

Guidés par Quérard (2) nous racontons les faits principaux que mentionnent l'histoire, la tradition et la légende.

Puissions-nous édifier les lecteurs et spécialement les enfants auxquels s'adresse surtout notre opuscule !

---

(1) ...."Si donc, comme il est certain, le Règne de Jésus-Christ arrive dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du Règne de la Très Sainte Vierge qui l'a mis au monde la première fois, et le fera éclater la seconde. "Bx. de Monfort. Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge.)

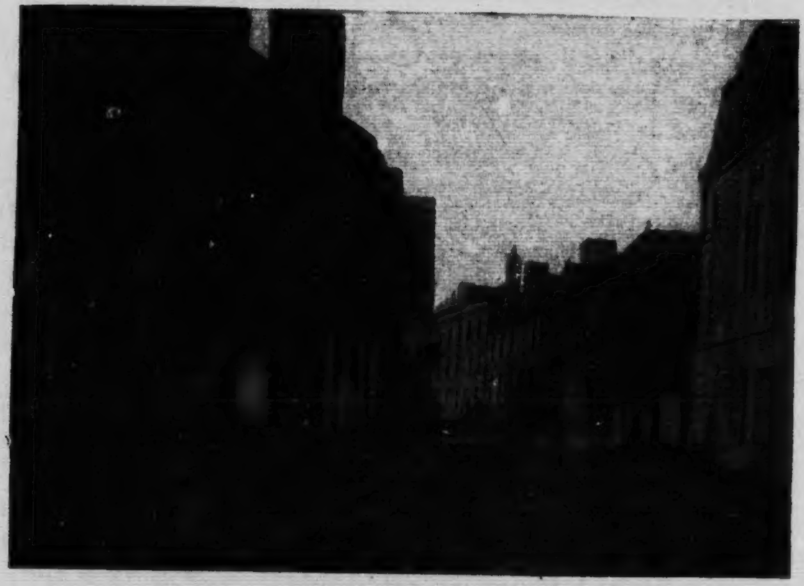
(2) Abbé Quérard : Vie du Bx. Louis-Marie Grignion de Montfort.



CHAPITRE I.

L'Enfance

Le 31 janvier 1673 naquit à Montfort, en Bretagne, dans la maison du sieur Grignion de la Bacheleraie, rue de la Saulnerie, un enfant auquel ses parents donnèrent le prénom de Louis.



Rue de la Saulnerie

Il était l'aîné de la famille ; sa mère lui inspira de bonne heure l'amour de la piété, et il profita si bien de ses leçons qu'il devint, à son tour, le modèle et le précepteur des petits frères et des petites sœurs que Dieu envoya encore au foyer paternel.

Ces enfants n'étaient pas toujours, faut-il le dire, désireux d'imiter les longues prières de leur frère aîné ; cependant la petite Louise Grignion paraissait l'écouter plus volontiers, aussi son frère l'aima-t-il d'une particulière affection.

Ensemble ils attiraient les enfants du voisinage pour réciter le chapelet. « Afin de les engager à le dire tous les jours, Louis leur donnait ce qu'il avait de plus beau et de meilleur ».

A l'école, il se faisait remarquer par une grande obéissance envers ses maîtres. Là, comme à la maison, il était apôtre près de ses petits camarades auxquels il disait souvent des choses pieuses.

A l'église, il restait prosterné des heures entières, et l'on était surpris de voir un enfant d'un âge si tendre prier avec tant de ferveur.

Parfois sa mère avait quelques chagrins domestiques—il y a toujours quelque sujet de peine, même dans les meilleures familles,—alors, le jeune Louis s'approchait d'elle et la consolait doucement. Il prenait tellement garde à ne point faire fâcher son père, très vif de tempérament, que Monsieur Grignion avoua plus tard, devant toute une réunion de prêtres et de religieux, que son fils ne lui avait jamais manqué de respect.

L'amour de la Sainte Vierge était déjà très grand dans son cœur d'enfant. Tout le plaisir de Louis était de parler de Marie et d'en entendre parler. A chaque moment, il recourait à elle et en obtenait des faveurs spéciales. Il s'exerçait déjà, semble-t-il, à tout faire en union avec Marie pour mieux plaire à Jésus.

Retenons ce grand moyen de perfection si éloquemment enseigné par l'exemple et les paroles de notre Bienheureux. Allons toujours à Jésus par Marie.

Adressons-nous à Marie dans nos travaux, afin qu'Elle dise à Jésus de nous soutenir ; prions Marie dans nos peines, afin qu'Elle envoie Jésus nous consoler ; invitons Marie à nous prêter son cœur pour mieux recevoir Jésus dans la sainte Communion et demandons par Elle toutes sortes de grâces ; prenons nos récréations avec la pensée que Marie nous voit et cette pensée nous empêchera de faire de la peine à Jésus. Toujours Marie, toujours sa pensée dans notre esprit, toujours son amour dans notre cœur, toujours son nom sur nos lèvres et nous serons les Amis de Jésus. Il régnera dans notre cœur, toujours, parce que le péché n'y entrera jamais si nous aimons Marie.

Louis Grignion fit sa première Communion dans les plus grands sentiments d'amour pour Jésus. Les cantiques, dont plus tard il composa les beaux couplets, nous disent quelles devaient être ses pensées, quand il reçut pour la première fois Notre-Seigneur.

« O mon bon Jésus, mon âme vous désire,
Du fond de mon cœur après vous je soupire.
O mon bon Jésus, ô mon cher amour
Régnez dans mon cœur la nuit et le jour ».

« Oh! que je suis heureux!
J'ai trouvé celui que j'aime!
Oh! que je suis heureux!
Je tiens le Roi des cieux!...
Ah! que je goûte de douceur
Quand Jésus repose en mon cœur! »

Ainsi donc : piété envers Dieu, obéissance aux parents et aux maîtres, bons exemples aux petits camarades, toutes les

vertus qu'on aime à voir dans les enfants, Louis les pratiquait avec générosité.

Le jour où il reçut la Confirmation, sa grande dévotion à la Sainte Vierge, lui inspira d'ajouter à son prénom, celui de Marie, afin de montrer qu'il entendait être le serviteur fidèle de cette bonne Mère.

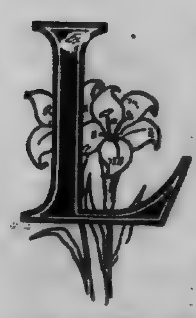
Nous l'appellerons désormais *Louis-Marie de Montfort*, ou simplement *Montfort*, surnom qu'il se donnait lui-même, en souvenir du lieu de son baptême.





CHAPITRE II.

L'Adolescent



OUIS-MARIE était arrivé à l'âge où ses parents jugèrent bon de le mettre au collège de Rennes pour y poursuivre ses études. Les Jésuites, maîtres savants et très habiles éducateurs, groupaient dans leur maison un grand nombre d'élèves, internes et externes.

L'âme du jeune Grignion n'allait-elle point être exposée dans ce milieu, où malgré la vigilance des maîtres pouvaient se trouver de mauvais condisciples ? D'ailleurs Louis-Marie devait être externe. et dans ses allées et venues ne ferait-il pas de mauvaises rencontres ?

Plein de confiance en la protection de Marie, qu'il invoquait tous les jours avec ferveur, le jeune écolier garda si bien sa vertu qu'il devint bientôt le modèle de tous les élèves.

Il est vrai que la Providence, toujours bonne, lui donna pour guide et pour soutien l'abbé de la Visnelle Robert, son oncle maternel.



N.-D. des Miracles

En allant à l'église e. en revenant, Louis-Marie n'oubliait jamais de rendre visite à une antique et pieuse image de la Sainte Vierge, vénérée dans l'église du Saint Sauveur ; et parfois il demeurait près d'une heure aux pieds de sa bonne Mère. Ses études en souffraient-elles ? Oh ! non, car il ne perdait pas de temps au jeu, dans les rues ; de plus, il travaillait avec ardeur après avoir reçu la bénédiction de Marie.

Il ne faut pas croire que la vertu coûtât peu au petit écolier. Quoiqu'il parût plein de douceur, il avait un tempérament violent : il avoua un jour qu'il avait plus de peine à vaincre la passion de la colère que toutes les autres, et il eût été l'homme le plus terrible de son siècle, selon ses propres paroles, s'il n'avait pas lutté contre son tempérament.

Lorsque arrivaient les vacances, il retournait avec plaisir à la maison paternelle.

Les environs de la ville de Montfort offraient d'ailleurs de jolis paysages, bien propres à charmer Louis-Marie qui aima toujours la belle campagne. Il employait ses vacances à l'étude et à la prière. Il choisissait, dans la propriété de son père, les endroits les plus solitaires pour y prier devant une statue de Marie.

Tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, il se rendait à l'église du village, située à deux kilomètres environ, pour entendre la Sainte Messe, assister à quelque cérémonie. Chemin faisant, il récitait le Rosaire et prenait dès lors l'habitude de s'entretenir continuellement avec sa bonne Mère du ciel.

A mesure qu'il croissait en âge, ses vertus paraissaient plus fortes et plus nombreuses.

Au collège, sa charité était remarquable. Il fut formé dans l'art de cette vertu, par un bon prêtre nommé M. Bellier. Cet homme de Dieu réunissait dans sa maison un certain nombre d'écoliers, leur inspirait l'amour des pauvres et les envoyait ensuite deux à deux à l'hôpital ou à l'hospice, faire

une pieuse lecture aux malades et aux infirmes et leur rendre toutes sortes de bons offices. Louis-Marie était le premier dans la pratique de ces devoirs. Sa mère qui d'ailleurs lui en donnait l'exemple, fut particulièrement heureuse, un jour, de rencontrer à l'hospice une pauvre femme qui lui dit : « C'est votre fils, Madame, qui m'a procuré l'entrée dans cette maison et m'y a fait apporter dans une chaise. »

Au lieu de courir après les amusements frivoles et dangereux, il servait les pauvres et eut, dès lors, tant d'affection pour eux, que durant toute sa vie, il s'entoura de pauvres et d'infirmes, leur distribuant tout ce qu'on lui donnait.

Parmi les écoliers du collège il y avait un jeune homme mal vêtu, et qui était, pour ce motif, l'objet des railleries de ses condisciples. Louis-Marie souffrait de le voir ainsi méprisé. Il entreprit de demander l'aumône aux plus fortunés en faveur de leur pauvre camarade, et puis, conduisant ce dernier chez un marchand, il dit en entrant dans la maison: «Voilà mon frère et le vôtre, j'ai quêté ce que j'ai pu pour le faire habiller convenablement, s'il n'y a pas assez, c'est à vous d'ajouter le reste.» Le marchand, touché de tant de vertu, fit volontiers ce qu'on lui demandait et le pauvre écolier ne fut plus l'objet des railleries de ses camarades... Ce trait n'est-il pas touchant ?

Louis-Marie savait trouver une agréable distraction dans le dessin et la peinture. Il passait la plus grande partie de ses récréations à faire des figures et de petits tableaux de piété ; et il réussissait si bien qu'ayant montré un jour une image de sa façon (un petit Enfant Jésus qui jouait avec Saint Jean-Baptiste) à un conseiller du Parlement, ce magistrat, ravi, lui donna une pièce d'or pour les pauvres.

Cet art de dessiner, de peindre, de sculpter lui servit beaucoup, plus tard dans ses missions.

Autant il aimait le travail et les utiles distractions, autant il détestait les fêtes mondaines et les mascarades. Un jour, chez un ami qui l'avait invité à dîner, un jeune homme masqué

entra dans la salle. Louis se leva de table et marqua son mécontentement jusqu'à verser des larmes. Sa pureté avait horreur de ces divertissements dangereux.

Où puisait-il cette délicatesse extrême ? Dans ses conversations intimes avec le Père Gilbert, son professeur, homme de vertu et de talent, et surtout dans sa grande dévotion à Marie. Il fut tout heureux de se mettre, à cette époque de la vie où l'on a tant besoin de secours, sous la protection particulière de la Reine du Ciel, et il entra dans la Congrégation de la Sainte Vierge, dans laquelle s'enrôlaient les meilleurs élèves du collège. Montfort pria Marie de garder son esprit, son cœur et son corps bien purs.

D'ailleurs, pour mériter cette grâce, il se livrait déjà aux exercices de la pénitence, car il savait qu'on ne garde pas la vertu dans un corps habitué à toutes ses aises.

Sa tenue n'était jamais molle, son esprit n'était jamais oisif ; ses compagnons étaient toujours bien choisis, sa modestie toujours grande et ses prières fréquentes. Ayant trouvé un jour, à la maison paternelle, un livre dont plusieurs gravures étaient peu modestes, il le jeta au feu, au risque d'exciter contre lui la colère de son père.

Toutes ces vertus le faisaient chérir du Ciel et lui méritaient la grâce d'une vocation plus parfaite.

Un jour qu'il priait dans l'église des Carmes, devant l'image de Marie, il entendit cette bonne Mère lui dire au fond du cœur, qu'il ferait bien de consacrer sa vie au service de Dieu. Louis-Marie aimait déjà si peu le monde, qu'il sourit à cette invitation céleste et se promit de la suivre.

Madame Grignion consentit bien facilement à la demande de son fils, mais le père avait d'autres vues sur le jeune homme : projets mondains, pensées d'honneurs et de richesses ; il ne fut pas aussi facile à gagner. Toutefois, les parents de Louis-Marie craignirent de s'opposer à la volonté de Dieu, et leur enfant devint libre de suivre la vocation de son choix.



CHAPITRE III.

Le Séminariste



E jeune étudiant commença donc la théologie au collège même de Rennes. Mais le bon Dieu qui voulait faire de lui un parfait disciple, lui fournit le moyen d'aller se former au Séminaire de Saint-Sulpice, foyer de toutes les vertus sacerdotales. Une personne fort riche promit de payer sa pension.

Il se mit en route pour Paris. Plein d'amour pour la pauvreté, il partit à pied, donna aux pauvres l'habit neuf que ses parents lui avaient acheté et les dix écus qu'ils lui avaient donnés. Il ne voulait, dès lors, compter que sur la Providence ; toute sa vie, ce fut la règle de sa conduite. Cet héroïque jeune homme échangea même l'habit qu'il avait sur lui contre les haillons d'un autre pauvre. Ensuite, il continua sa route, mendiant son pain, essuyant, à cause de sa jeunesse et de sa force physique, maints rebuts humiliants.

Déjà nous voyons Montfort ami de la souffrance, de la croix, de la pauvreté, conduit en un mot par la vraie sagesse de Dieu, opposée à la folie des grandeurs et des aises de ce monde.

Arrivé à Paris, il se logea dans un petit trou d'écurie où la Providence lui envoya à manger sans qu'il demandât rien à personne.

Au bout de quelques jours il alla frapper à la porte de sa bienfaitrice ; malheureusement cette demoiselle, ayant changé d'avis, plaça Montfort dans une maison fort pauvre, où les ecclésiastiques peu fortunés trouvaient le moyen de faire leurs études.

Monsieur l'abbé de la Barmondière, supérieur de cette maison, reçut avec une grande joie ce jeune homme dont on lui disait beaucoup de bien. Monsieur Grignion, de son côté, se mit avec ardeur à l'étude.

Quelque temps après, la disette se fit sentir à Paris et la bienfaitrice de Montfort ne put continuer à payer sa modique pension. Louis-Marie resta paisible en face de cette nouvelle épreuve et compta toujours sur la bonne Providence. De plus, pour s'imposer encore un sacrifice en vue de sa vocation, il consentit à aller veiller les morts, durant la nuit, sur la paroisse de Saint-Sulpice. Il y gagnait un peu d'argent ; mais combien ce devait être pénible, pour un étudiant, de passer la nuit sans presque dormir !

Montfort se fortifia encore par ses veillées funèbres dans son mépris des joies et des honneurs du monde, et dans son désir de servir Dieu seul. Il avait sous les yeux le spectacle de la mort qui ravit en un instant tous les biens et tous les plaisirs de la terre, il songeait avec raison que sont bien malheureux les hommes qui oublient de travailler à leur salut et qui s'exposent à chaque instant de tomber dans le feu de l'enfer.

Il fut si profondément touché de ces vérités que la pensée ne l'en quitta jamais et, plus tard, dans ses missions, il fit chanter des cantiques où la mort, le jugement, l'enfer et les autres grandes vérités étaient vivement dépeintes.

Une nuit, il veillait la dépouille d'un jeune homme de grande fortune, blessé mortellement en sortant d'un lieu de débauche. Que devait penser Louis-Marie devant ce cadavre qui répandait une odeur infecte ! Il pensait ce que plus tard il disait aux foules :

« A la mort, à la mort,
Pécheur, tout finira ;
Le Seigneur à la mort te jugera. »

Une autre fois, il veillait près des restes mortels d'une des premières et des plus belles dames de la cour. En vingt-quatre heures, le visage de la défunte était devenu si horrible que tout le monde s'éloignait de ce spectacle et Montfort pouvait dire avec vérité :

Voyez cette affreuse laideur
Défigurant ce beau visage ;
Ces vains et fragiles attraits
S'évanouissent pour jamais.
Voyez fourmiller ces vers,
Au fond de cette fosse obscure.
Ce qui brillait à tous les yeux,
Leur sert de mets délicieux.
Hélas ! Qu'êtes-vous devenus ?
Beaux fronts, superbes chevelures ?
Un amas de boue et de pus
Succède à vos riches parures.
L'homme peut-il donc tant chérir
Ce que l'on voit si tôt périr !

Oui, Montfort apprit, à l'école de la mort, les grandes leçons qu'il donna ensuite aux peuples avec tant de conviction, que les auditeurs étaient touchés et convertis. Ne devaient-ils pas eux-mêmes tomber un jour sous les coups de la terrible mort !



Cathédrale de Luçon

Arrête ici, passant, regarde cette tombe :
Riches, grands et petits, à la mort tout succombe.
Regarde bien comme la mort m'a mis ;
Il doit t'en arriver autant, je te le dis.

Tels furent les fruits des veilles de Montfort : il gagnait un peu d'argent qu'il distribuait en majeure partie aux pauvres ; il étudiait, il priait, il s'inspirait des grandes leçons de la mort, et sa vie devint encore plus sainte.

Il grandit dans l'esprit de mortification ; mangeant à peine la portion qu'on lui servait. Cette portion était pourtant si petite, en ces années de misère, qu'on eût aisément recommencé à manger en sortant de table. Il donnait à de plus pauvres les vêtements qu'on lui destinait et portait les plus vieux habits.

Il pria un jour un de ses confrères de lui acheter à la friperie un habit solide et lui donna trente sous pour cette emplette.—Mais je n'aurai pas un habit pour ce prix-là, dit le condisciple.—Allez, si l'on vous demande davantage, ne vous inquiétez pas et donnez aux pauvres cette pièce de trente sous.

En effet, on se moqua du commissionnaire, quand il offrit trente sous pour un habit qui valait deux pistoles et, fidèle à la consigne, il donna la petite somme aux pauvres.— « Bon, dit Montfort à son retour, pendant que vous étiez occupé à me faire cette charité, une personne m'a donné deux pistoles que voilà ; achetez-moi l'habit dont j'ai besoin. »

Le règlement de la maison était pour lui chose sacrée. Il gardait le silence en dehors du temps des récréations. Plusieurs condisciples moins sérieux exercèrent parfois sa patience par des espiègleries, il ne s'en fâcha jamais.

Modeste, en promenade, il n'oubliait cependant point de saluer les images de Marie que la piété des fidèles, en ce temps-là, multipliait au coin des rues et sur la façade des maisons.

La croix que le bon Dieu n'épargne point à ses amis, vint encore le visiter, car M. de la Barmondière étant mort, la communauté que dirigeait ce saint prêtre fut dissoute. M. Grignion se confia de nouveau à la Providence et il fut admis dans la communauté de M. Boucher.

Dans cette maison plus pauvre que la première, sa grande mortification eut de quoi se satisfaire ; les écoliers eux-mêmes faisaient la cuisine à tour de rôle, et elle n'avait rien d'appétissant , d'ailleurs on n'avait qu'une petite portion de mauvaise viande et de l'eau pour boisson. Louis-Marie tomba malade et dut aller à l'Hôtel-Dieu, où son esprit d'humilité se trouva très à l'aise au milieu des pauvres.



Séminaire d'Issy

Revenu à la santé, il fut enfin admis, grâce aux largesses d'une dame, au petit séminaire de Saint-Sulpice et put continuer ses études. Dans cette maison modèle, sa piété envers

Marie grandit chaque jour. Il parlait d'Elle avec bonheur en récréation, et les pieux condisciples qui l'écoutaient ne pouvaient se lasser d'admirer son amour pour la Sainte Vierge ; il propagea parmi eux la dévotion du saint esclavage de Marie. Son grand bonheur fut d'être chargé de la chapelle de la Sainte Vierge et d'en orner l'autel.

Ses directeurs mirent à l'épreuve son obéissance et elle fut trouvée parfaite. On ne peut en effet juger de la vertu d'un homme qu'à cette marque infaillible : il faut, avant tout, être humble et obéissant.

Dès cette époque, son zèle pour la gloire de Dieu ne pouvait souffrir le péché. Un jour, il se plaça entre deux jeunes gens qui avaient tiré l'épée pour se battre. Le crucifix et l'image de Marie en mains, il leur parla avec tant d'onction qu'il les désarma.

Lorsqu'il trouvait un vendeur de mauvaises chansons, il achetait et déchirait le tout devant le colporteur. « Au moins, disait-il à ceux qui prétendaient que son zèle était inutile, au moins je puis empêcher ou retarder quelques péchés ».

Un charlatan débitait un jour toutes sortes de sottises sur le Pont-Neuf, Montfort se mit sur le trottoir opposé et parla si bien sur le péché et le jugement de Dieu que la foule quitta le charlatan.

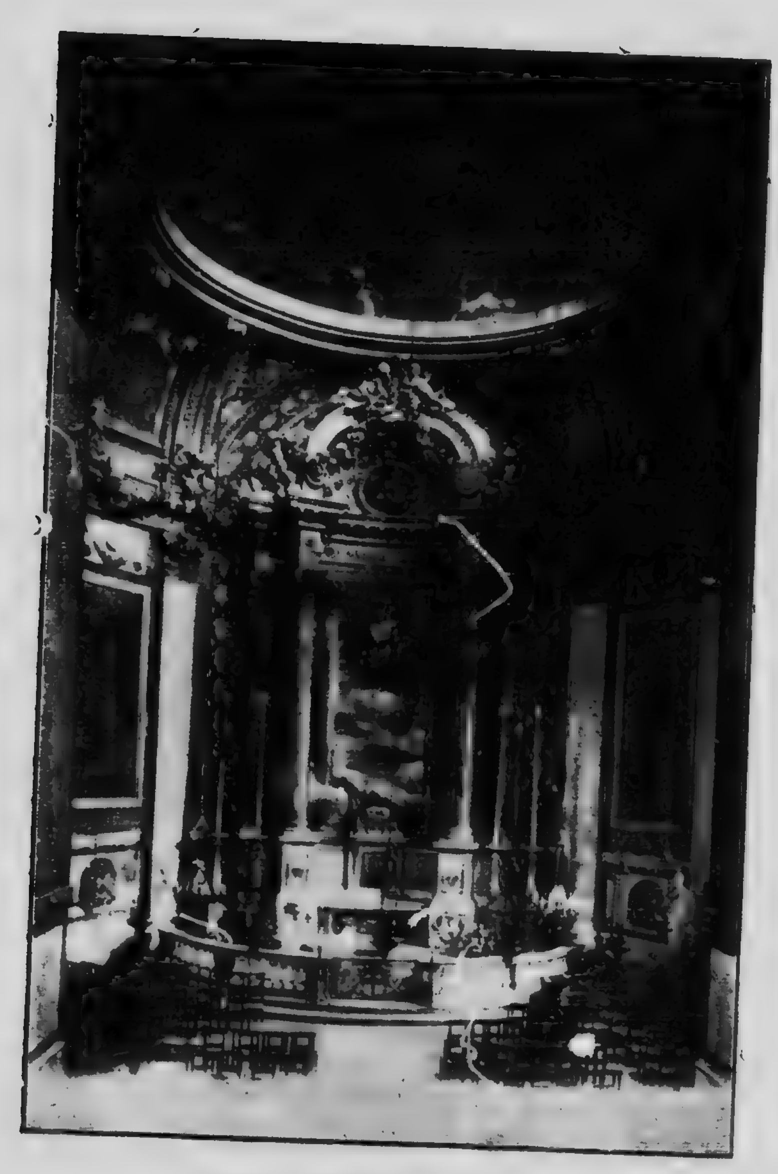
Mais c'est surtout aux petits enfants que le jeune Grignion aimait à enseigner la doctrine de Dieu. On lui donna le soin de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés d'un des quartiers du faubourg St-Germain. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'amour que ses discours touchaient les moins dociles. Plusieurs séminaristes, ayant ouï parler des succès qu'il remportait, voulurent aller l'entendre pour se divertir ensuite aux dépens de leur confrère ; mais il parla sur la mort, le jugement et l'enfer d'un ton si touchant et si ferme qu'ils furent eux-mêmes tout émus.

Enfin l'heure de l'ordination sonna : Montfort se croyait si indigne de ce grand honneur qu'il voulait en reculer le moment : il redoubla ses oraisons, ses pénitences, et le 5 juin 1700, il fut ordonné prêtre par Monseigneur de Flamanville, évêque de Perpignan. Il passa le reste de la journée devant le Saint-Sacrement.

Après s'être préparé pendant plusieurs autres jours, il dit sa première messe à l'autel de la Sainte Vierge à Saint-Sulpice. Puis il ne pensa plus qu'au salut des âmes pour lesquelles le bon Dieu l'avait appelé et se hâta d'aller à leur secours.

Il avait eu bien des épreuves à vaincre pour suivre sa vocation, mais il était doué de cette volonté ferme qui surmonte tous les obstacles.





Autel de la Ste-Vierge, St-Sulpice



CHAPITRE IV.

Le Missionnaire



ONFORT déjà si plein de zèle à la maison paternelle, au collège de Rennes et au séminaire de Saint-Sulpice, ne pouvait rester inactif maintenant que l'Église lui avait conféré l'onction sainte. A peine dans les ordres sacrés, il disait, parlant à ses confrères : « Que faisons-nous ici, tandis que tant d'âmes périssent au Japon et dans les Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes ? »

Je suis pénétré de douleur quand je pense qu'un nombre presque infini d'âmes se perdent faute de connaître le vrai Dieu, je ne mourrai pas content si je n'expire au pied d'un arbre, comme l'incomparable missionnaire du Japon, Saint François Xavier.

Sous l'empire de ces pensées, il s'écrie :

C'en est fait je cours par le monde,
J'ai pris une humeur vagabonde,
Pour aller sauver mon prochain.
Quoi ! je verrais l'âme de mon cher frère
Périr partout par le péché
Sans que mon cœur en fut touché !
Non, non, Seigneur, elle est trop chère.

O grand Dieu, donnez-moi vos armes,
Pour vaincre le monde et ses charmes
Et ce qui s'oppose à vos lois :
Mettez, mettez pour convertir les âmes
En mon âme la sainteté,
En ma bouche la vérité
Et dans mon cœur vos pures flammes.

Montfort avait donc le vif désir de sauver le plus d'âmes possible, afin de procurer la gloire de Dieu et d'empêcher que la passion de Notre-Seigneur fut inutile pour tant de pauvres pécheurs.

Il avait d'abord songé aux missions lointaines, mais dans un pèlerinage qu'il fit à Rome, le Souverain Pontife lui dit de rester dans sa patrie pour combattre le jansénisme.

Cet ordre du Vicaire de Jésus-Christ valut à la France un apôtre dont le zèle fut couronné du plus merveilleux succès.

Montfort avait tout ce qu'il faut pour un parfait missionnaire : il était ardent, éloquent, pieux, ingénieux. Les braves gens disaient que volontiers ils feraient quarante lieues pour aller l'entendre. Il avait une telle influence sur les foules qu'elles devenaient dociles à ses moindres commandements. Il était si touchant dans ses discours que l'auditoire éclatait souvent en sanglots. Les pécheurs les plus endurcis, les soldats les plus dévergondés, les mondains les plus éhontés, vaincus, tombaient à genoux pour confesser leurs fautes. Si plusieurs venaient l'entendre dans le but de se moquer ensuite de ses paroles et de ses manières, ils étaient bientôt si touchés qu'ils pleuraient comme les autres.

Quand il arrivait dans une paroisse, il était accompagné d'auxiliaires qui se livraient à l'instruction du peuple, catéchisaient les enfants, chantaient dans les églises et parfois dans les rues pour attirer aux cérémonies, bâtissaient des chapelles ou restoraient les temples, confectionnaient des étendards et

préparaient les grandioses manifestations par lesquelles Montfort voulait réveiller la foi des populations.

Tous ces ouvriers étaient nourris par la charité dans une maison que l'on appelait : « La Providence », où venaient égalen.ent quantité de pauvres appelés par le saint missionnaire.

Les fêtes de la mission avaient un éclat incomparable, grâce au talent de Montfort qui présidait à tout : Consécration à la Sainte Vierge, fête des morts, amende honorable au Saint-Sacrement, rénovation des vœux du baptême, plantation de croix : toutes ces cérémonies faites avec profusion de lumières, d'étendards, au chant des cantiques composés par le missionnaire, sur des airs connus, excitaient un véritable enthousiasme et préparaient déjà les conversions. On s'agenouillait au saint tribunal de la pénitence et l'on recommençait à mener une vie chrétienne.

Les jansénistes, dont le missionnaire combattait les erreurs maudites par le soin qu'il prenait d'exciter les foules à l'amour de Jésus-Hostie, à la pratique des sacrements et à la dévotion à Marie, le poursuivirent de leur haine et inventèrent contre lui toutes sortes de calomnies. Ils réussirent souvent à tromper les évêques et à faire interdire au saint prêtre la prédication et l'administration des sacrements. Les plus saints personnages ont souffert ces tribulations ; mais nul peut-être plus que notre Bienheureux, n'a connu les mépris, la calomnie, les vexations de la part même de ceux qui auraient dû être ses amis et ses protecteurs.

Nous ne suivrons pas le saint apôtre dans toutes ses missions. Contentons-nous de citer quelques faits mémorables dont le récit édifiera nos lecteurs.

Montbernage, faubourg de Poitiers, était plein d'ivrognes et de blasphémateurs ; le repos du dimanche était violé et la population ouvrière corrompue. Montfort parut, tout le monde vint l'entendre et pleura , la conversion [illegible] es braves

gens fut si sérieuse qu'ils devinrent des modèles de vie chrétienne.

Dans la paroisse de Saint-Savin il réussit à éteindre les querelles en faisant examiner gratuitement les procès par des hommes de loi qui rendaient les sentences au mieux des intérêts de tous. On est si fier de la législation moderne qui accorde aux indigents le bénéfice de l'assistance judiciaire ! Vous le voyez, il y a longtemps que Montfort l'avait organisée.

A Poitiers encore, pendant la mission donnée à l'église du Calvaire, Montfort fit apporter toutes les gravures obscènes, tous les livres mauvais pour les brûler sur la place publique. Un malin planta sur ce monceau d'immoralités une figure du démon et les jansénistes coururent à l'évêché dire au grand vicaire que le missionnaire était un exalté qui voulait brûler le diable. Le grand vicaire, mal renseigné, vint à l'église disputer le saint homme et interdire la manifestation. Montfort écouta, tête baissée, cette réprimande sévère et se soumit humblement. Mais il versa des larmes sur ce qui arriva ensuite, car les libertins semèrent par la ville tous ces livres et gravures. Le saint missionnaire eût donné tout son sang pour empêcher ce malheur.

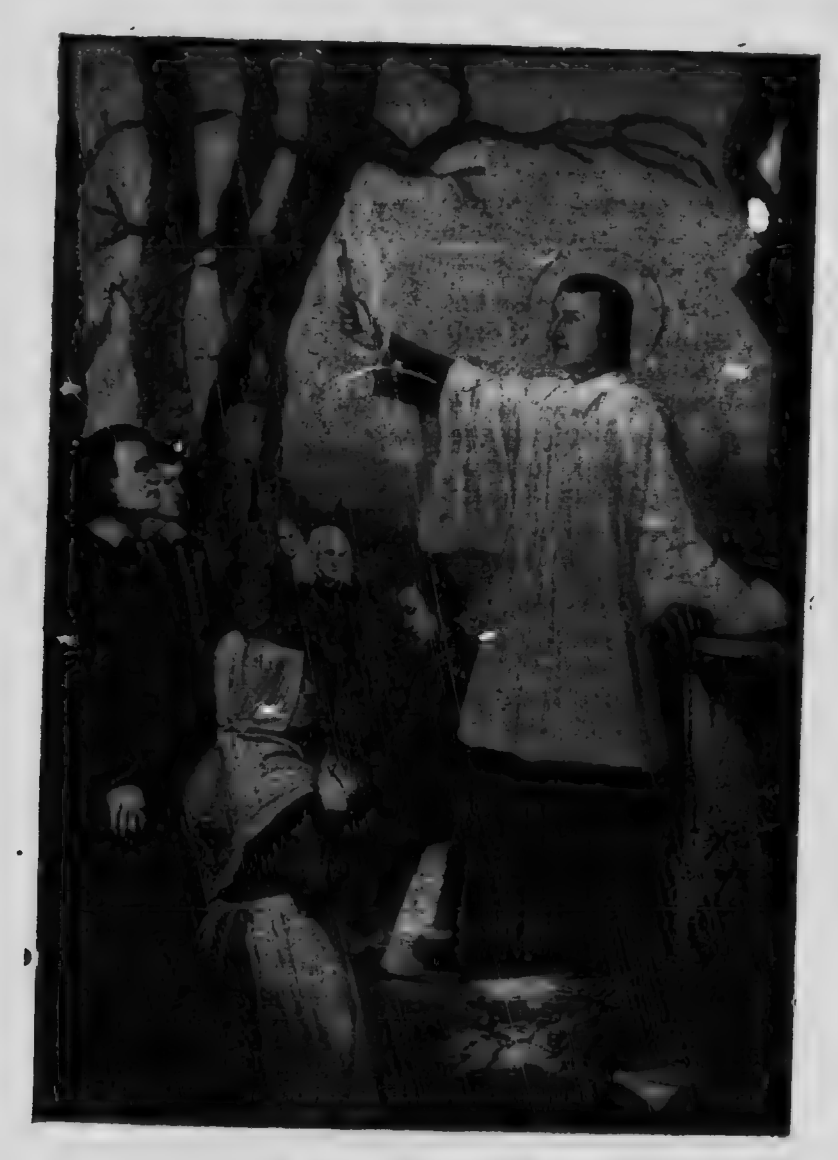
Dans la paroisse de la Chèze, au diocèse de St-Brieuc, la foire se tenait tous les ans, le jour de l'Ascension. Montfort prit tant d'empire sur la population qu'il la fit transférer au lundi suivant. Deux paysans furent cependant rebelles et conclurent un marché, mais Dieu vengea son serviteur. Celui qui avait vendu la vache perdit, avant la fin du jour, le prix qu'on lui en avait donné, et l'acheteur vit tous ses bestiaux tomber malades. Un prêtre, qui s'était permis de critiquer le changement qu'avait fait Montfort, fut atteint d'un mal de jambes et dut recourir aux prières du saint homme pour en être délivré.

On raconte que dans cette même mission, un homme venu pour écouter le sermon trouva un louis d'or sur le chemin ; il hésitait à s'en débarrasser : jetez-le, dit le missionnaire, c'est le démon qui vous tente d'avarice. L'homme obéit et le louis se transforma en serpent.

Des joueurs se passionnaient pour un jeu qui leur devenait une occasion de blasphème. Montfort essaya de les en détourner, peine perdue ; mais sa prière fit paraître tout à coup un monstre effroyable dont la vue dispersa les joueurs.

« La tradition des anciens, continue Quérard, rapporte encore qu'à son arrivée à la Chèze, Montfort alla visiter les ruines de la grande chapelle de Notre-Dame de Pitié ; il y rencontra le démon assis sur le mur délabré d'un vieux cimetière et il l'interpella en ces termes : « Que fais-tu là, satan ? toujours tu fais la guerre et je te vois au repos ». Satan répondit par un mensonge : « Toutes les âmes de cette ville m'appartiennent sauf une seule ; c'est pourquoi je me repose ». Montfort, à la fin de la mission, prêchant dans la vaste prairie qui borde la rivière, rappelle la réponse mensongère de satan et s'écrie devant l'immense foule : « Toutes les âmes qui m'entendent sont à Dieu, excepté une seule ». A peine avait-il prononcé cette parole qu'on vit un homme s'éloigner de l'assemblée et disparaître. On ne retrouva que ses chaussures et on ne le revit plus jamais.

Dans cette même paroisse, le missionnaire voulut réédifier une antique chapelle dont saint Vincent Ferrier avait autrefois prédit la restauration par « un homme qui serait beaucoup contrarié et bafoué ». Les peuples se rendirent avec empressement à ses invitations et, au chant des cantiques, travaillèrent avec tant d'ardeur que la chapelle fut en peu de temps reconstruite ; on fit une magnifique procession pour y installer la statue de Notre-Dame de la Grâce. Vingt à trente paroisses y participèrent et formaient une file de 8 kilomètres à cinq personnes de front. Montfort y mit un ordre admirable et le



Bx. P. de Montfort, prêchant aux Bretons

bon Dieu pour l'aider permit qu'il parut en même temps aux deux extrémités de la procession. Il rangea tout ce peuple dans une grande plaine et se préparait à parler quand un gros nuage effraya les auditeurs : « Demeurez tranquilles, dit le Père, c'est un artifice de satan qui a voulu troubler une si belle fête », et le nuage disparut comme par enchantement. Du reste, ajouta Montfort, le démon va tout à l'heure vous apparaître sous la forme d'un animal pour vous distraire de l'audition de la sainte parole ». En effet, on vit un lièvre apparaître et sautiller devant l'assemblée. Mais le prédicateur aussitôt s'écria : « Le voilà satan, le tentateur ! » Cette parole fut comme un coup de foudre qui fit disparaître à l'instant l'animal. Qu'on se rappelle ici les apparitions effrayantes ou comiques par lesquelles le démon s'efforçait de distraire saint Antoine de sa prière et l'on ne sera pas surpris des faits que nous citons.

Toutes ces merveilles établissaient d'une part la réputation du missionnaire et d'autre part excitaient la jalousie des jansénistes. Montfort avait souvent à parer leurs coups Ils réussirent à le déprécier dans l'esprit de l'évêque de Saint-Malo.

Un jour que ce pasteur se trouvait au presbytère de Saint-Jean, paroisse natale du Bienheureux, il l'y appela, et, devant un grand nombre de prêtres, lui défendit de prêcher dans son diocèse et d'y entendre les confessions. Montfort, à la porte de la salle, tête baissée, écouta humblement la monition ; mais le curé de Bréal, entrant sur ces entrefaites, pria Monseigneur de permettre que Montfort vint prêchèr dans sa paroisse. L'évêque, témoin de la vertu du missionnaire et repentant de ce qu'il venait de lui dire, accorda au curé de Bréal l'autorisation demandée. Montfort fit dans cette paroisse un bien immense, particulièrement aux soldats qu'il enrôla dans une confrérie de Saint Michel.

Son zèle faillit lui coûter la vie. Un soir, rentrant au presbytère, il entend des cris dans une maison du village ; il entre et voit un paysan qui maltraitait sa femme. Le saint prêtre essaie quelques reproches mais le mari furieux brandit une hache sur la tête de Montfort. Celui-ci, à genoux, se tint prêt à subir la mort. Par bonheur, Dieu paralysa le bras du criminel qui laissa tomber la hache aux pieds de sa victime, mais ne se convertit pas. Le missionnaire lui prédit qu'il deviendrait pauvre et misérable, ce qui s'accomplit à la lettre.

Le grand talent de Montfort, on ne l'oublie point, était de se mettre à la portée de son auditoire et de lui présenter vivement les vérités qu'il voulait inculquer : il se fit un jour apporter une aiguille et un gros fil. Après avoir essayé vainement d'enfiler l'aiguille, il expliqua la parole de Notre-Seigneur : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un cable de passer par le trou d'une aiguille ». Il imitait ainsi le divin Maître en se mettant à la portée des gens simples.

Il gagnait le cœur de ses confrères en prenant le dernier rang. Un jour que plusieurs prêtres étaient venus l'écouter : « Voyez, dit-il, l'humilité de ces Messieurs, qui daignent venir m'entendre, ce serait à eux de tenir ma place, et la mienne devrait être à leurs pieds ».

Souvent les libertins furieux de ce qu'il tonnait contre leurs désordres attentèrent à sa vie. C'est ainsi qu'un jour, à Nantes, quelques-uns d'entre eux se jetèrent sur lui ; le peuple le sauva de ces criminels qui eussent été assommés si Montfort n'avait pris leur défense en disant : « Laissez-les, ils sont plus à plaindre que vous et moi ».

Quand le missionnaire rencontrait des campagnards trop attachés aux biens de la terre, il recourait aux industries de son zèle pour les faire venir aux prédications. Les vignerons de Vallet ne se décidant pas à fréquenter l'église, Montfort

envoya le frère Mathurin parcourir le village une sonnette à la main, et chantant un cantique, pour inviter à la mission. Peu à peu, tout le village s'ébranla et l'on accourut même des paroisses voisines.

Deux hommes qui venaient de fort loin pour l'écouter, rencontrèrent sur la route un étrange personnage qui leur dit : « Vous êtes bien simples d'aller écouter un fou ». Ils ne se laissèrent point persuader et quand ils entrèrent à l'église



Vallet—Vue générale

ils furent bien surpris d'entendre le prédicateur les féliciter de n'avoir pas écouté le diable qui leur était apparu. Toute la paroisse assistait au sermon de clôture sauf un homme récalcitrant. Or, pendant la cérémonie, un orage violent s'éleva, le tonnerre tomba sur la maison de ce pécheur et le tua...

A Vertou, la mission réussit au-delà de toute espérance et Montfort voulant éloigner les occasions de péché fit apporter tous les mauvais livres pour les jeter au feu. Mademoiselle des

Marqués vint, en présence de tout le peuple, jeter dans le bûcher toutes ses parures mondaines, à la grande édification de tous. C'est que Montfort avait tonné contre le luxe et fait chanter son cantique :

Le luxe vous ensorcelle,
Vous n'y voyez point de mal,
Mais qu'à votre mort cruelle
Vous le trouverez fatal !

Le luxe, les jeux de hasard, les danses étaient tour à tour flagellés par le saint prêtre. Passant un jour sur une des places de Nantes et voyant une grande foule il demanda ce que ce pouvait être. On lui répondit que des soldats et des ouvriers se battaient à cause d'un certain jeu qui était cause de grandes disputes. Il parvint, à travers la foule, jusqu'à la table de jeu qu'il brisa. Les soldats irrités voulaient lui faire un mauvais parti : Montfort leur demanda combien coûtait ce jeu.—50 livres.—Je donnerais volontiers cinquante millions de livres d'or et tout le sang de mes veines pour détruire tous ces jeux, détestables occasions de querelles et de blasphèmes. Les soldats, exaspérés par cette réponse, voulaient le tuer, mais sur le conseil de l'un d'eux ils s'emparèrent du missionnaire et le conduisirent au gouverneur. Montfort marchait en priant, tête découverte, heureux et fier de souffrir pour N.-S. Les soldats avaient peine à le suivre. Des amis du Bienheureux finirent par le retirer des mains de ces forcenés.

Ses cantiques contre les danses mériteraient d'être cités en entier :

Oh ! qu'il en coûte,
Pour suivre ce maudit abus !
Pour un vain plaisir qu'on y goûte,
On y perd toutes les vertus.
Oh ! qu'il en coûte !

Maudite danse,
Triste tombeau de la pudeur !
Funeste écueil de l'innocence,
Le démon même est ton sauveur,
Funeste danse.

Grand nombre d'âmes
Qui sont dans l'enfer à souffrir,
Ont passé du bal dans les flammes.
Oh ! que la danse a fait périr
Grand nombre d'âmes !

Les complots contre sa vie ne l'arrêtaient pas. Une femme l'ayant averti de ne pas faire un voyage qu'il méditait à Pontchâteau, parce que trois jeunes gens l'attendaient pour le tuer, Montfort ne fit que rire de cet avertissement qui terrifiait ses compagnons. « Comment savez-vous cela, demanda-t-il à la la femme ? »—Je le sais parce que ces jeunes gens ont comploté à côté de ma maison et j'ai entendu leurs menaces de mort. L'intrépide missionnaire se rendit enfin aux raisons de ses confrères , et ce fut heureux, car les malfaiteurs étaient au poste et les eussent certainement tués.

Dans les diocèses de Luçon et de la Rochelle, Montfort, soutenu par les pieux évêques Mgr de Lescure et Mgr de Champflour, opéra de grands prodiges de conversion.

Les calvinistes de la Rochelle gagnés par ses discours empreints de la plus douce charité se convertissaient en foule. Une dame de qualité, très attachée à la secte, devint un modèle de piété et persévéra jusqu'à la mort dans ses bons sentiments, grâce, disait-elle, à la dévotion à la Sainte Vierge que lui enseigna le missionnaire. Là, comme ailleurs cependant, les libertins tramèrent contre la vie du saint prêtre. Un soir, il devait se rendre avec un confrère chez un sculpteur auquel il avait commandé quelques travaux. Les conjurés savaient



Mgr de Lescure

qu'il devait passer dans une certaine rue et se postèrent pour l'attendre. Montfort, si courageux d'habitude, sentit, à l'entrée de la rue, son cœur se glacer et ne put se résigner à passer par là bien que son compagnon l'assurât que c'était le bon chemin. Les bons anges sans doute l'avaient averti du danger.

Longtemps après on entendit en effet, dans un hôtel, deux voyageurs regretter que Montfort leur eût échappé, un soir qu'ils l'avaient attendu dans une rue de la Rochelle, pour lui casser la tête et pour envoyer au diable, disaient-ils, son disciple Mathurin.



Vieux chateau de l'Ile d'Yeu

Les soldats de la garnison, gagnés par ses bons procédés, se rendirent en foule aux sermons et firent l'édification de la ville, quand on les vit en procession pieds nus, la croix dans une main et le rosaire dans l'autre, chanter de pieux cantiques.

Montfort partit de la Rochelle pour aller à l'île d'Yeu, où l'appelait un saint pasteur, pour une population qui avait

grand besoin de mission. Mais le difficile était d'aborder cette île : la mer était infestée de pirates et aucun batelier ne voulait risquer le passage. Le missionnaire à force d'insistances et de promesses finit par décider le maître d'un bateau. Il s'embarqua avec ses compagnons et d'autres passagers. Mais à peine se trouvèrent-ils au large que des pirates furent aperçus se dirigeant vers eux à force de rames. Tous se crurent perdus. Seul Montfort resta calme et invita même ses compagnons à chanter. Ils n'avaient garde de le faire. Eh bien ! dit le Père, puisque vous ne voulez pas chanter, dites au moins le chapelet avec moi et il commença la prière. Quand elle fut achevée : « Ne craignez rien, notre bonne Mère nous a exaucés ». En effet, le vent changea tout à coup et les pirates, qui venaient à toute vitesse vers les missionnaires, virèrent de bord pour s'en aller non moins vite vers d'autres lieux.

Le curé de Sallertaine pria le missionnaire de donner la mission dans sa paroisse, mais les habitants étaient tellement mal disposés à recevoir cette faveur, qu'ils fermèrent les portes de l'église et firent porter les clefs chez un homme bien décidé à ne pas les rendre. Sans se déconcerter, Montfort s'arrête au pied du Calvaire, au milieu du village, et se met à parler au peuple qui l'avait accompagné d'une paroisse voisine. Pendant ce temps, les gens de Sallertaine insultaient le missionnaire, lui jetaient des pierres ou tout au moins se livraient autour de lui à des jeux bruyants.

Quand Montfort eut fini son discours, les portes de l'église s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes, il entra dans le lieu saint, dit une prière, puis s'étant fait indiquer la maison d'un riche bourgeois particulièrement opposé à la mission, se présenta chez lui. Au grand étonnement du propriétaire, il pose en entrant son crucifix et une statuette de Marie sur la cheminée, récite une oraison, puis s'étant levé, il dit : « Eh bien ! Monsieur, vous croyez que je viens ici de moi-même, non ; c'est Jésus et Marie qui m'y envoient. Je suis leur ambassa-

deur, ne voulez-vous pas bien me recevoir de leur part ? —Oui, volontiers, dit le monsieur, soyez le bienvenu.—Eh bien ! venez avec moi à l'église.—Tout à l'heure.» Et il suivit Montfort. Il était gagné.

La paroisse entière fut peu à peu entraînée par l'éloquence du missonnaire et par la grâce de Dieu.



Église de Sallertaine

A la fin de la mission de Sallertaine, Montfort voulut faire une grande procession en l'honneur de la croix. Chaque habitant portait à la main une petite croix. Pour marquer plus de respect, le saint prêtre exigea que les hommes et les garçons marchassent pieds nus. « Laissez, dit-il, vos chaussures à l'endroit où vous êtes, vous les retrouverez au retour ». Il en fut ainsi. Prêtres, gentilshommes, bourgeois, paysans se déchaussèrent et chacun retrouva sa chaussure à l'endroit où il l'avait laissée. Rappelez-vous qu'au début de la mission

tout le monde lui était opposé, et vous jugerez à quel point le missionnaire avait changé en sa faveur l'opinion des gens.

Vers la fin de la mission, une demoiselle de qualité entra dans l'église et s'y tint d'une façon trop peu respectueuse. Indigné, Montfort l'interpella et lui demanda de se mieux tenir ; cette demoiselle, outrée de dépit, raconta le fait à sa mère qui attendit le missionnaire sur la place publique pour l'insulter et lui donner des coups de canne. Sans se fâcher, le saint homme répondit simplement : « Madame, j'ai fait mon devoir, votre fille devait faire le sien ».

En passant à Challans, il eut la pensée d'exhorter les habitants assemblés sous les halles. On l'écoutait attentivement ; mais des marchands qui passaient s'avisèrent de crier : « C'est le fou de Montfort qui parle ». On voulait courir sus aux insulteurs ; le missionnaire arrêta l'élan de ses défenseurs et annonça qu'il serait encore attaqué bientôt. De fait, en se rendant à Saint-Christophe, paroisse voisine, un homme s'approcha de lui et le souffleta. Comme on voulait le saisir : « Laissez-le, dit Montfort, il sera bientôt à moi.» En effet, touché par la grâce, ce pécheur se convertit sincèrement.

Dans cette paroisse de Saint-Christophe, le missionnaire, entrant un jour chez le sacristain, trouve la fille de celui-ci occupée à boulanger.

« Offrez-vous votre travail au bon Dieu avant de le commencer ? dit Montfort.—Je n'y pense pas toujours.—N'y manquez jamais ». Et ce disant, il se mit à genoux près de la huche et bénit la pâte.

Quand vint le moment de la mettre au four, on s'aperçut que la pâte avait plus que doublé ; on n'avait cependant mis que la quantité ordinaire de farine. Le sacristain joyeux et reconnaissant porta un certain nombre de pains à la maison des missionnaires. « Eh bien ! Maître Cantin, vous apportez donc du pain à la Providence ? C'est ainsi qu'il faut faire : Donnez et l'on vous donnera ».

Souvent le Bienheureux faisait devant les foules l'exercice de la préparation à la mort. Il parlait de cette grande vérité dans sept instructions qui avaient pour titre : 1° Il faut mourir 2° La mort est proche ; 3° La mort est trompeuse ; 4° La mort est terrible ; 5° La mort du pécheur est à craindre ; 6° La mort du juste est à désirer ; 7° La mort est semblable à la vie.

Les cantiques sur les grandes vérités, tous pleins de vives et fortes images, entretenaient les auditeurs dans le mépris de ce qui passe et la crainte d'une mauvaise mort.

A Courçon, la paroisse entière était divisée. Les gens se haïssaient mutuellement. Le curé avait de nombreux ennemis et n'était lui-même pas assez charitable. Un jour Montfort annonça un grand sermon et pria tout le monde d'y assister. Il parla si éloquemment sur le pardon des injures que le curé touché, vaincu, demanda pardon à tous ceux qu'il avait pu offenser. Montfort profitant de cet exemple dit au peuple : « Voilà votre pasteur qui désire se réconcilier avec vous et vous demande pardon, et vous mes frères, qui avez vomi contre lui mille imprécations, vous hésiteriez à le faire ? » A ces mots tout le monde éclate en sanglots, demande à grands cris pardon au pasteur, puis le peuple se donne mutuellement le baiser de paix : les hommes entre eux, les femmes entre elles. Quel triomphe d'éloquence!

Cet empire sur les peuples, il l'exerçait aussi sur les âmes en particulier. Se trouvant un jour au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, afin de recruter des sujets pour la compagnie de missionnaires qu'il projetait, il se tourna lentement au milieu des jeunes gens qui l'entouraient, comme s'il eût voulu pénétrer leur pensée, puis mettant son chapeau sur la tête de l'un d'eux, il dit : « Celui-ci, je l'aurai, il est bon ». Le jeune homme se sentit en effet intérieurement poussé à embrasser la vocation de missionnaire et se joignit plus tard à Montfort. Le saint prêtre semblait courir de ville en ville et se hâter de fournir une longue somme de travaux...

On l'appelle à Roussay, paroisse où règne surtout le vice de l'ivrognerie. Montfort transforme les âmes. Un homme refuse cependant de fermer son cabaret situé près de l'église. Ceux qui s'y rassemblent font un jour un tel tapage que Montfort ayant achevé son discours, se transporte au cabaret, aborde les buveurs, leur parle avec une grande fermeté et renverse leurs tables. Ils sont tellement stupéfaits qu'ils n'osent dire mot. Deux d'entre eux s'imaginent cependant pouvoir résister, le missionnaire les saisit l'un et l'autre par le bras et les met à la porte, en leur disant de prendre garde s'ils ne veulent pas qu'il leur arrive quelque chose de pire.

Durant la mission de Mervent, Montfort se choisit, dans la grande forêt qui couvre une partie de la contrée, une grotte retirée où il vaquait à la prière dans l'intervalle de ses prédications. Il goûtait là le charme de la solitude, mais le démon, dont il détruisait partout l'empire, le poursuivit encore dans le désert, et lui suscita des ennemis de la part des autorités, sous le futile prétexte qu'il avait déraciné quelques vieilles souches dans une propriété de l'État.

Il était donc toujours traqué par le monde et le démon, qui unissent si bien leurs efforts contre Dieu et ses serviteurs.

Ce qui arriva à Fontenay fut bien terrible et faillit lui coûter la vie. Un capitaine de soldats se tenant mal à l'église, Montfort l'avertit charitablement de sortir ; mal lui en prit ; cet officier peu habitué aux observations, répondit qu'il ne sortirait pas, et, vomissant des blasphèmes, il mit plusieurs fois la main à son épée en menaçant le missionnaire qui se mit à genoux pour demander pardon à Dieu. Les femmes poussèrent le personnage vers la porte et lui, furieux, se jeta sur Montfort, le prit à la gorge et l'aurait assommé sans l'intervention des femmes.

Les soldats appelés aux cris de l'officier entrèrent à l'église et l'on pensa un moment qu'une grande scène de carnage allait avoir lieu. Heureusement le calme se fit ; mais, après le



Grotte de Mervent

sermon, l'officier attendit M. de Montfort dans le cimetière et recommença ses insultes. Le prêtre traversa les rangs des soldats sans trembler et, par une permission divine, personne n'osa mettre la main sur lui.

Après la mission de Fontenay, Montfort commença celle de Vouvent.

Il arriva un soir dans cette bourgade très fatigué et frappa à la porte d'une vieille bonne femme nommée mère Imbert. Pressé par la faim, il demanda quelque chose à manger. Hélas, dit son hôtesse, je n'ai rien à vous offrir.— Allez dans votre jardin, vous y trouverez des cerises.— Des cerises, à cette saison ! — Allez toujours, reprit Montfort.—La bonne femme y alla et revint toute joyeuse ; elle avait vu un cerisier en fleurs.—Retournez encore, et vous verrez des cerises, reprit Montfort. Sur sa parole, la mère Imbert y alla et cueillit des cerises qu'elle offrit au missionnaire. Quand Montfort fut parti elle voulut en cueillir d'autres, elle vint au jardin, mais tout avait disparu.

De Vouvent, Montfort se rendit à Saint-Pompain. On était en plein hiver et les habitants hésitaient à quitter le coin du feu ; le zélé missionnaire fit alors colporter et chanter un cantique de circonstance. intitulé : Réveille-matin de la mission. Le peuple gagné par ce stratagème accourut en foule à l'église et la mission eut plein succès. Le curé lui-même qui s'était un peu relâché au service de Dieu fut fort touché de la grâce. « Un jour, dit-il, à l'issue du sermon, j'entendis la voix pénétrante du frère Jacques qui chantait le cantique : J'ai perdu Dieu par mon péché, ce fut comme un coup de marteau pour mon cœur endurci. Je courus me jeter aux pieds de Montfort qui eut la charité d'entendre ma confession générale, et j'ai, depuis ce temps, mené une tout autre vie ».

Une foire importante se tenait chaque année à Saint-Pompain, le dernier dimanche de décembre. Les habitants gagnés par le missionnaire avaient résolu de s'en abstenir,



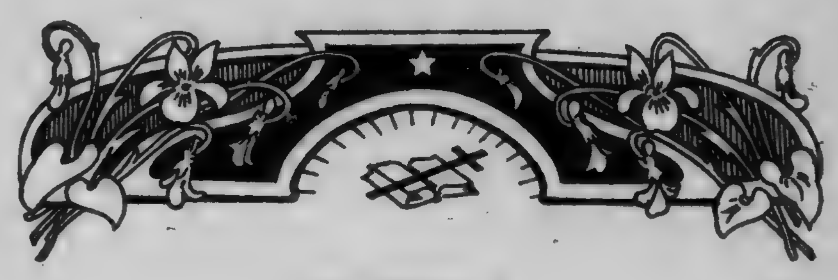
Tour Mélusine de Vouvent

mais il y vint une foule d'étrangers qui n'écoutèrent pas ses avis. Montfort organisa une procession dont les longues files passèrent à travers toutes les baraques des comédiens et les bancs des marchands. Ce coup d'audace eut un plein succès et les forains déguerpirent.

Peu de temps après cette mission, l'infatigable prêtre commença celle de Saint-Laurent-sur-Sèvre. C'est là qu'il termina sa sainte vie, comme nous le dirons plus loin. L'œuvre des missions est continuée par les Fils de Montfort qu'on appelle aujourd'hui : Les missionnaires de la Compagnie de Marie



Chaire du Card. Richelieu



CHAPITRE V.

L'Ami des Pécheurs



LES pharisiens accusaient un jour le bon Maître d'être l'ami des pécheurs et Notre-Seigneur répondit qu'Il était justement venu pour les sauver.

On fit le même reproche au Père de Montfort. On le disait trop tendre et trop facile pour les grands pécheurs. « Ah ! répondait-il, j'aimerais mieux souffrir en purgatoire pour avoir été trop large que pour avoir été trop sévère ».

Oui, ce bon Père fut vraiment l'ami des pécheurs ; pour eux, il s'imposait de dures pénitences et de grandes fatigues ; pour eux il faisait de longues oraisons ; pour leur salut il risqua bien des fois sa vie.

Il allait les chercher jusque dans leurs repaires, et il avait les plus saintes audaces quand il s'agissait d'arracher à l'enfer de pauvres victimes.

« Ah ! pécheur ! ah ! pécheur ! s'écriait souvent Montfort, si tu savais la grandeur du péché, la justice et la bonté de Dieu » !

Ses cantiques sur le péché touchaient les cœurs les plus endurcis et on ne peut guère les chanter encore aujourd'hui sans être rempli d'horreur pour le péché ;

Oh ! si l'on pouvait bien comprendre,
Quelle est du péché la laideur,
A ses attraits loin de se rendre,
On en serait saisi d'horreur !

En entrant dans les maisons de débauches, il se mettait à genoux au grand étonnement de la jeunesse libertine, récitait un *ave Maria,* et parlait ensuite avec tant de force, que la salle se vidait. Un jour, cependant, un jeune homme le saisit par les cheveux et, tirant une épée, menaçait de tuer le missionnaire. « Je consens, dit Montfort, que vous m'ôtiez la vie si vous voulez vous convertir, car j'aime mieux mille fois le salut de votre âme que dix mille vies comme la mienne ». Ces paroles frappèrent tellement le jeune homme, que, tremblant, il eut de la peine à rengaîner son épée et à retrouver la porte de sortie.

A Saint-Donatien de Nantes, il est averti que, dans un cabaret voisin, on joue de la musique, on blasphème, on insulte les passants pour les empêcher d'aller à la mission. Il va vers ce bouge, il entre, récite à genoux un *ave Maria,* se relève, renverse les tables et montrant le crucifix et le chapelet aux buveurs stupéfaits d'abord, puis furieux, il paraît si fort, avec ces deux armes, que les ivrognes désertent le cabaret et laissent le propriétaire seul écouter une verte réprimande du missionnaire.

Dans la même mission, traversant vers cinq heures du soir une place publique, il se trouve en face de plus de cent danseurs des deux sexes. Il veut parler, les danseurs ouvrent leur cercle et Montfort se trouve au milieu d'eux. Il se met à genoux, récite un *ave Maria* et s'efforce de briser la ronde. Sept fois il y réussit et sept fois le cercle se reforme, on chante des couplets infâmes, on rit. Montfort saisit son rosaire et s'écrie d'une voix forte : « S'il y a ici des amis de Dieu, qu'ils se mettent à genoux avec moi ». Une sorte de miracle fait

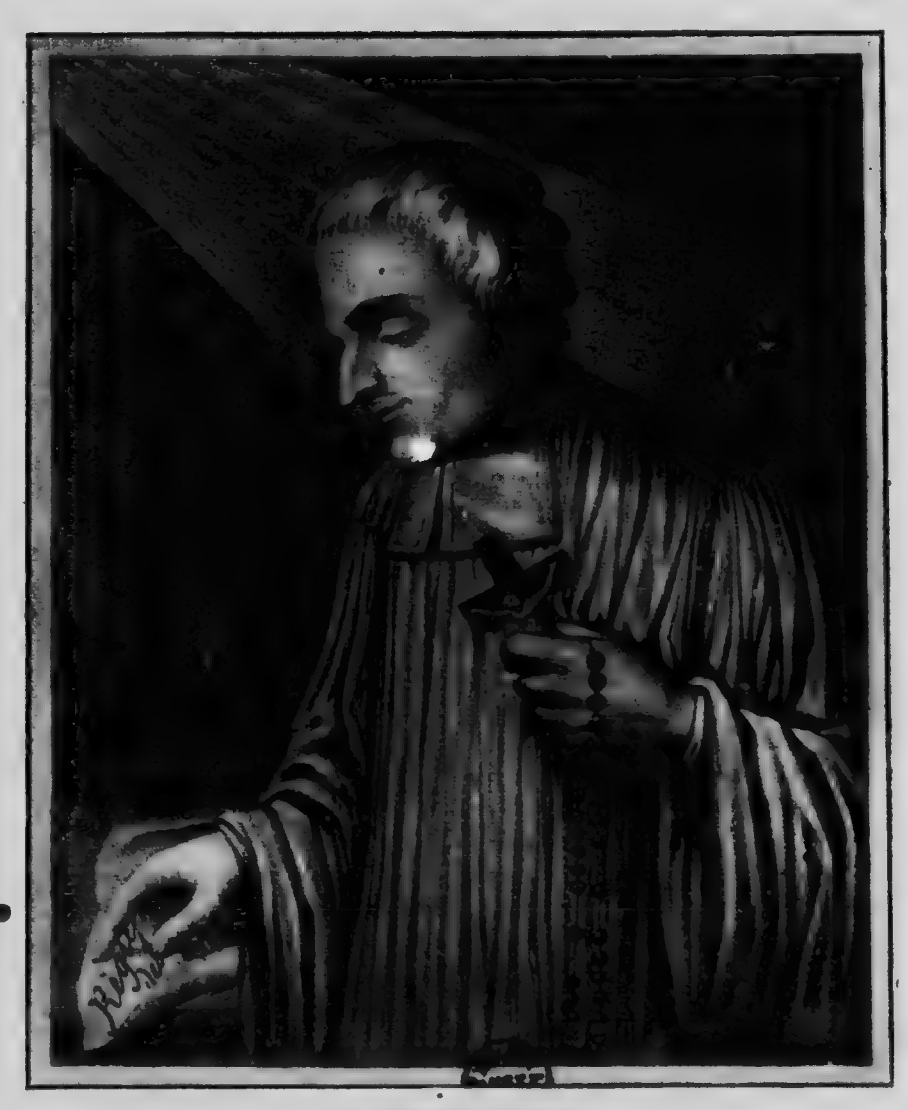
tomber en prière tous ces forcenés. L'homme de Dieu leur dit ensuite des paroles pleines de force pour leur inspirer l'horreur de la danse et des mauvaises chansons.

Le bon Dieu intervenait parfois pour seconder les efforts du Missionnaire.

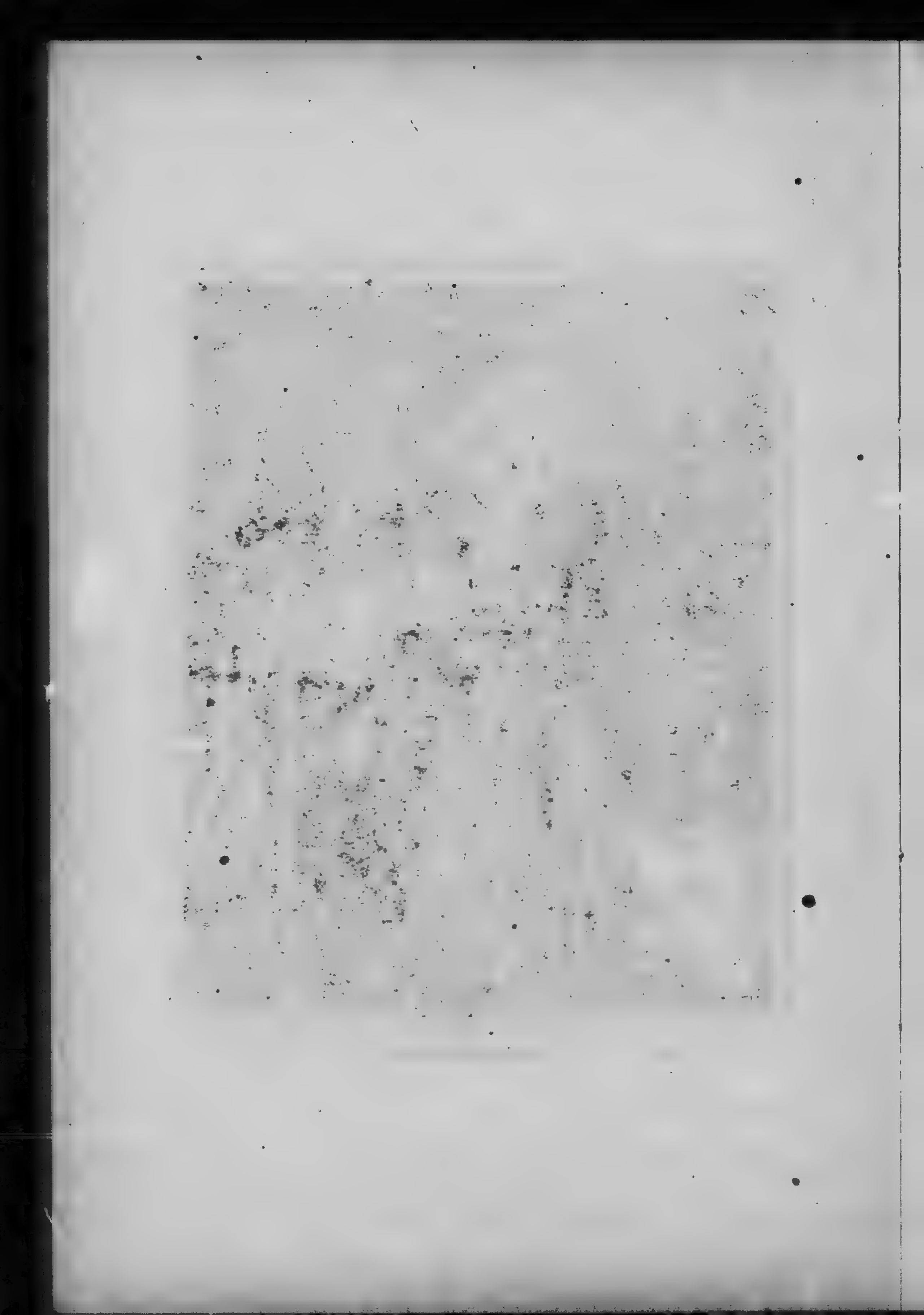
Il y avait, dans une paroisse, un seigneur qui refusait de faire sa mission. Or, pendant un sermon du Père, il survint un orage si terrible que tous les auditeurs tremblaient. «Seigneur, dit Montfort, en prenant son crucifix, ne permettez pas que vos foudres tombent sur ce peuple qui vous honore, faites que les ennemis de votre gloire et ceux de la mission en soient tellement épouvantés, qu'ils se convertissent ». A l'instant, le tonnerre tomba sur une ferme voisine du château et causa un violent incendie. Le seigneur, repentant, vient prier Montfort de demander pour lui miséricorde. Le missionnaire alla au lieu du sinistre ; ses prières éteignirent le feu et le seigneur converti fut, avec toute sa famille, le plus assidu des auditeurs du saint prêtre.


Christ en bois

Dans une paroisse, un homme ébranlé par les exhortations du missionnaire, songeait à briser des contrats usuraires, mais sa femme n'y voulut rien entendre. Montfort le pressa vainement de se mettre en règle avec la



Bx. méditant les Règles



justice. Son épouse le retenait toujours. L'homme de Dieu parla de l'enfer, la femme ne fit qu'en rire. « Eh bien! dit Montfort, transporté d'une sainte colère, vous êtes attachés aux biens de la terre, vous méprisez ceux du ciel, vos enfants pour qui vous travaillez ne réussiront point, ils ne laisseront point de postérité et vous serez misérables, vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement.—Oh! répliqua la femme en se moquant, il nous restera au moins trente sous pour payer le son des cloches.—Et moi je vous dis, reprit Montfort, que vous ne serez pas honorés du son des cloches à votre enterrement ». La prédiction se vérifia de point en point ; cette famille s'éteignit dans la misère et le mari et la femme moururent à la fin de la semaine sainte : l'un en 1730 et l'autre en 1738.

De brillantes conversions récompensaient souvent le zèle de Montfort. A la Rochelle, pendant une retraite à l'hôpital, Mademoiselle Bénigne Pagé, fille d'un trésorier de France, prit, de concert avec des amies, le parti d'aller écouter le missionnaire afin de s'en divertir ensuite. Vêtue d'une façon toute mondaine, elle vint se placer devant la chaire, et prit une pose fort irrespectueuse. Montfort jeta sur cette pauvre créature un regard de compassion, puis il se tourna vers le Saint-Sacrement et demanda la conversion de cette âme. Le sermon qui commença ensuite fut très touchant ; tout le monde pleurait et la frivole mondaine fit comme les autres. Son repentir était sincère. Après le sermon, elle resta longtemps dans l'église, voulut ensuite voir le missionnaire et lui fit une confession générale de toute sa vie. Puis elle se rendit à la maison, passa la nuit à mettre ses affaires en ordre et se présenta au noviciat des Clarisses.

Le monde, qui voyait sa proie lui échapper, fit tout pour reprendre cette âme, mais ni les flatteries, ni les menaces, ne réussirent à la faire changer de résolution, et sous le nom de sœur Louise, elle vécut pieusement au monastère.



Mgr de Champflour

Toutes les âmes ne répondaient pas aussi généreusement à la grâce. Ainsi, à Esmandes, tandis que les pieux fidèles écoutaient attentivement le saint prêtre et se préparaient à faire un triomphe à la croix, un aubergiste nommé Morcant, donnait asile à des ivrognes et à des danseurs qui scandalisaient le peuple. Montfort le reprit doucement d'abord, puis lui représenta ensuite, avec force, l'indignité de sa conduite. Il ne fit qu'en rire et le missionnaire lança contre l'aubergiste cet anathème : « Va, malheureux ! tu périras avec toute ta famille ! » Cet homme se moqua des avis et des malédictions de Montfort, mais il fut bientôt après pris d'un violent tremblement qui le fit nommer le Tremblant ; ses enfants moururent à l'exception d'une fille qui devint idiote ; sa femme fut méprisée à cause de son penchant pour l'ivrognerie.

Montfort, si intrépide quand la gloire de Dieu était en jeu, pratiquait la douceur devant l'injure. Un malheureux l'ayant insulté pendant un sermon, il descend de chaire, se jette aux pieds de l'insulteur, et l'attendrit à tel point que cet homme change complètement de conduite.

Un jour, deux demoiselles entrent dans l'église et semblent braver le bon Dieu et son ministre par l'immodestie de leur parure et de leur tenue. « Je vous prie, mes frères, de ne point regarder les deux démons qui viennent d'entrer dans l'église ». Cette dure apostrophe excita la colère de ces deux mondaines, filles du seigneur de l'endroit. Le père s'en vengea en faisant enfermer le saint missionnaire dans la prison du château ; mais quelle ne fut pas sa surprise, le lendemain matin de savoir le prisonnier en liberté, bien que la porte fut solidement fermée. Un tel prodige changea les sentiments de ce gentilhomme.

Montfort voyageait un jour dans un bateau où s'entassaient des gens sans éducation qui tenaient des discours obscènes. Montfort les exhorte à dire avec lui le saint Rosaire, ils éclatent de rire à cette proposition. Le missionnaire la

renouvelle jusqu'à trois fois, enfin la troupe est gagnée et dit un rosaire entier, après quoi elle écoute avec respect la parole de Dieu.

Une autre fois, trouvant dans une foire des joueurs de vielle, il les gagna si bien qu'ils lui remirent tous leurs instruments de musique. On a peine à croire tant de hardiesse et d'empire, mais de semblables victoires sont nombreuses dans la vie du Bienheureux.

A Villiers-en-Plaine, une âme entre cent autres devait être la conquête du saint prêtre. La châtelaine du lieu était assez mondaine. Elle fit semblant de faire la mission uniquement pour ne pas scandaliser les gens du village. Montfort eut l'occasion de l'entretenir souvent à la Providence et de dîner au château. Ses conversations, fort édifiantes, et cependant fort gaies, désabusèrent peu à peu la châtelaine de toutes les calomnies qu'on avait débitées sur le compte du saint homme. Parfois elle chantait des chansons légères et le Bienheureux lui en faisait l'observation. Je chanterais aussi bien des cantiques sur le même air, disait-elle au missionnaire. Cette proposition avait pour effet de faire composer aussitôt un cantique pieux.

Ainsi donc, par sa douceur, sa force, sa bonté, ses procédés obligeants et délicats, son humilité et sa piété, Montfort ramenait à Dieu beaucoup de pécheurs et réjouissait les anges du paradis auxquels il donnait des frères.





CHAPITRE VI.

Le Père des Pauvres



ON a vu ce que Montfort fit pour les pauvres dans sa jeunesse ; on se souvient de ses libéralités en leur faveur pendant le séminaire, ainsi que de l'amour qu'il témoigna toujours pour la vertu de pauvreté. Il se croyait appelé, disait-il, à évangéliser les pauvres et les gens de la campagne.

Dès son arrivée à Poitiers, il réunissait les pauvres sous les halles et leur faisait le catéchisme. Étant entré dans la chapelle de l'hôpital pour y prier, il se fit remarquer des pauvres qui virent en lui un saint prêtre et le demandèrent pour aumônier. Monseigneur de Poitiers se rendit à leurs instances, et fit appel au zèle de Montfort.

Il n'y avait dans l'hôpital aucune règle et encore moins d'économie, et les pauvres, mal soignés, se plaignaient sans cesse. Montfort alla quêter la nourriture des pauvres, il exigea qu'ils prissent leurs repas en commun, leur fit distribuer des rations convenables et ne négligea pas l'instruction spirituelle. Il suivit lui-même le régime des pauvres et mangea parfois leurs restes. Ses exemples et ses règles transformèrent l'hôpital où l'on vit bientôt régner l'ordre et la paix.

La charité du saint prêtre était grande ; il donna un jour la couverture de son lit à un pauvre qui se plaignait du froid. Ayant su qu'un malade gisait sur le pavé de la ville, personne ne voulant en approcher à cause d'un mal contagieux dont ce pauvre était atteint, Montfort se chargea de l'amener à l'hôpital et de le soigner lui-même. Il distribuait aux pauvres de la ville beaucoup d'aumônes. C'est à cette époque que le Bienheureux songea à l'établissement des filles de la Sagesse, pour le soulagement des pauvres, et posa les premières bases



Chapelle de l'Hôpital de Poitiers

de cette admirable institution avec la sœur Marie-Louise de Jésus. Le démon, ennemi du bien que sa charité faisait à l'hôpital, lui suscita tant d'opposition que Montfort dut se retirer.

Il profite de sa liberté pour faire un voyage à Paris et venir au secours de sa sœur qu'il réussit à placer enfin chez les religieuses du Saint-Sacrement, à Rambervilliers. Son séjour à la capitale fut rempli de privations. Montfort goûtait fort les épreuves et la misère ; il manquait du nécessaire et

fut heureux d'accepter l'offre d'une pieuse communauté qui lui donna la part réservée aux pauvres ; cette part, il ne la prenait pas tout entière et il en faisait profiter un autre pauvre.

Mais à l'hôpital de Poitiers on déplorait son départ et on le rappela. A son retour il remit en vigueur les réformes qu'il



La Salpêtrière

avait opérées pour le bien de tous. La persécution recommença bientôt et le saint homme dut partir encore une fois de Poitiers. Il se rendit à Paris et alla loger avec les cinq mille pauvres de l'hôpital de la Salpêtrière, tâchant, selon son expression, « de les faire vivre à Dieu et de mourir à lui-même ». Là encore, le démon, jaloux du bien qu'il faisait, inspira aux administrateurs le vilain projet de congédier le

saint prêtre qui trouva l'ordre de partir, sous son couvert, en se mettant à table. Il distribua aux pauvres le peu qu'il avait, échangea son chapeau neuf contre le vieux chapeau du portier ; puis, abandonné de tous ses amis, il prit logement dans un réduit obscur, sous un escalier ayant pour mobilier un vase de terre dans lequel il allait mendier les restes de la maison des pères jésuites, une pauvre couchette, un bréviaire, un crucifix, une statuette de Marie et des instruments de pénitence. C'est dans ce denûment qu'il goûtait et tâchait de faire goûter à Marie-Louise de Jésus les grandes leçons de la sagesse.



Sœur Marie-Louise de Jésus

Il était délaissé de ses anciens directeurs et moqués des gens du monde, mais Dieu lui suffisait.

Cependant les pauvres de Poitiers écrivirent une lettre admirable pour que leur Père leur fut rendu. Montfort revint pour la troisième fois : chaque fois qu'il rentrait à l'hôpital, l'ordre et le bien-être revenaient avec lui. Devant les difficultés sans nombre que lui créèrent certains administrateurs, il dut se retirer définitivement et se mit au service de l'évêque pour faire des missions dans la ville de Poitiers.

Poursuivi par les jansénistes, il quitta le diocèse et entreprit le voyage de Rome ; il le fit en mendiant son pain et se réjouit d'essuyer, en cours de route, toutes sortes de mépris et de rebuts. Un écolier espagnol se présente pour l'accompagner, Montfort exige d'abord que ce jeune homme donne aux pauvres tout son argent.

Il reviendra dans les mêmes conditions. Passant un jour dans un village, il envoie son compagnon demander un morceau de pain au curé. Le morceau n'étant pas suffisant pour deux, le missionnaire le donne tout entier au jeune homme et va, lui-même, frapper à la porte du presbytère demandant l'aumône pour l'amour de Dieu. Le curé, qui était en compagnie, fit servir à la cuisine le pauvre pèlerin ; et ce dernier, tout heureux de l'humiliation, remercie avec effusion le pasteur surpris et édifié.

Il passe à Fontevrault pour voir sa sœur religieuse. La portière ne le connaît pas. Il en profite pour demander l'aumône pour l'amour de Dieu. On la lui refuse, il insiste ; la portière, intriguée, avertit l'abbesse, qui refuse également, et lui, sans se fâcher, se contente de dire : « Si Madame l'abbesse me connaissait, elle ne me refuserait pas l'aumône », et il part.

Quand il passe à Rennes, il ne loge pas chez ses parents : il va chez les pauvres et, s'il accepte de dîner à la maison de son père, c'est à la condition que le repas sera suffisant pour que ses amis soient de la fête. Il se présente avec une troupe de mendiants et leur fait les honneurs de la table.

La bonne mère Andrée était une brave habitante de la ville de Montfort : elle avait été la nourrice du Bienheureux. Or voici que, passant par son village natal, le bon Père voulut revoir cette bonne chrétienne, il envoya frère Mathurin demander au nom de Dieu à mère Andrée, l'aumône pour lui et pour un pauvre prêtre. La bonne femme ne se trouva pas à la maison et le gendre congédia sèchement le mendiant qui

reçut avec son maître l'hospitalité chez un pauvre vieillard. Mais voici que se répand dans le village la nouvelle de la présence de Montfort. Mère Andrée s'excuse et fait des instances pour que le saint prêtre accepte de loger chez elle. Il refuse d'abord, mais enfin, pour ne pas contrister sa nourrice, il accepte de dîner. On le soigne avec délicatesse et il donne une leçon de charité à son hôte en disant : « Mère Andrée, mère Andrée, vous avez bien soin de moi, mais vous n'êtes pas charitable ; oubliez M. de Montfort, il n'est rien ; pensez à Jésus-Christ, il est tout ».

A Dinant, le missionnaire trouve un pauvre couvert d'ulcères et rebuté de tout le monde, il le charge sur ses épaules et le porte dans son lit, tandis que lui-même passe la nuit en prières.

Pour ses pauvres, il fit un prodige à la Chèze. La personne qui faisait la cuisine n'avait dans sa marmite que ce qu'il fallait pour dix personnes et Monsieur de Montfort amenait une centaine de pauvres. Le missionnaire lui ordonna de commencer malgré tout à servir ; elle obéit et tout le monde fut rassasié sans qu'on eût épuisé la marmite. Une autre fois, il prévint qu'il allait amener un nombre considérable de pauvres, on répondit qu'on n'avait qu'un demi-pain et deux ou trois livres de viande. « N'importe reprit Montfort, préparez-leur à manger ». L'heure du repas venue, le bon Père disposa ses pauvres en deux lignes dans les allées du jardin, on coupa du pain et de la viande pour tous et il en resta encore.

Il allait quêter lui-même pour ses pauvres. Il se présente un jour à cet effet dans une maison ; la maîtresse du lieu répond : « Ah ! mon bon Père Montfort, voilà le dernier pain sur la table et il ne nous reste plus un brin de blé ! — Allez, dit-il, allez balayer votre grenier et apportez-moi désormais du pain pour mes pauvres. On exécuta ses ordres sans trop savoir ce qu'il adviendrait. Or, le lendemain, en montant au

grenier, on fut surpris de voir un monceau de grain suffisant pour nourrir toute la famille et secourir les pauvres pendant plusieurs mois.

Jamais il ne perdait l'occasion de donner des leçons de charité. Il se présenta chez les filles de la Croix, à St-Brieuc, où il devait donner la retraite. Avant d'entrer, il envoya le frère Mathurin demander l'aumône pour un pauvre prêtre et pour lui ; la portière refusa. Montfort se présenta lui-même et n'eut pas plus de succès. Il insista : « Je ne vous demande qu'un petit morceau de pain, si petit qu'il soit, je serai content ». La bonne sœur tint ferme. Mais voici qu'arrive l'aumônier de la maison. « Que faites-vous, dit-il à la sœur, est-ce ainsi que vous recevez le directeur de la retraite ? » Toute confuse, la portière demande pardon et conduit Montfort dans une belle chambre où on le sert très bien.

Le bon Père, en contant la méprise à la communauté, recommande aux bonnes sœurs d'être à l'avenir, plus charitables envers les pauvres.

Il savait, dans ses missions, recueillir tant d'aumônes pour ses amis qu'on a pu dire : « le plus pauvre prêtre a fait plus d'aumônes que le plus riche bénéficier de France ».

Parfois le compagnon de Monsieur de Montfort n'ayant rien à donner aux pauvres qui se présentaient en foule à la Providence, se lamentait et s'inquiétait, le bon Père faisait asseoir les invités, leur faisait une bonne lecture et, pendant ce temps, des provisions de toutes sortes arrivaient.

A la suite d'une retraite qu'il fit à Nantes, il renouvela le vœu qu'il avait fait déjà de rester pauvre toute sa vie. Et certes, personne ne pratiqua mieux que lui la sainte pauvreté. Il était si dénué de tout qu'arrivant un jour à la Rochelle et obligé de se présenter à l'hôtel avec son compagnon, il ne put solder la maigre dépense de douze sous qu'ils avaient faite, à deux pour le souper et le logement. Le missionnaire laissa son bâton en gage et la Providence se chargea

de se retirer, en soldant par le moyen d'une pieuse personne, la dette du pauvre Père.

A la mission de Mauzé, il tombe malade et le comble de son bonheur est de se voir transporté à l'hôpital des frères de la Charité, à la Rochelle. On vient l'y voir et il raconte à tous le bonheur qu'il éprouve d'être avec les pauvres et traités comme eux.

Sa tendre charité l'exposait à être dupe de certains filous qui, en tous temps, exploitent les personnes pieuses. Il rencontre dans les rues de Nantes un pauvre clerc qui lui raconte sa misère. Le bon Père l'écoute et lui promet de lui venir en aide ; le pauvre s'offre à le suivre, et Montfort accepte. Arrivé à Rennes, il demande au père s'il ne pourrait pas aller voir sa famille. Le consentement est donné, un peu d'argent pour le voyage est ajouté et même, comme la distance paraît assez longue, le missionnaire offre de prêter son âne. Le compère s'en va et on ne le revoit plus. L'âne que ce voleur avait vendu fut cependant retrouvé quelques mois plus tard et rendu au bon Père de Montfort.

Le saint prêtre secourait toutes les misères et toutes les faiblesses. Le frère qui le suivait avait, par suite d'une longue route, les pieds blessés. Il ne pouvait plus marcher ; on arrivait aux portes de Nantes. Montfort le hissa sur son épaule, et, portant tous les bagages, il marchait allègrement. Tout confus, le pauvre frère lui dit : « Mon père, que va dire tout ce monde ? » Et le Père de répondre : « Mon frère, que dira le bon Jésus qui nous voit ! »

Loin de priver les pauvres de la parole de Dieu, il leur faisait plus volontiers qu'aux autres le catéchisme et des instructions à leur portée. Il leur distribuait même de petits repas afin qu'ils ne pussent donner aucun prétexte pour manquer aux instructions. A la mission de St-Jean de Fontenay, il nourrissait ainsi un bon nombre de pauvres auxquels il faisait donner deux grandes cuillerées de potage. Les

pauvres qui pullulaient en ville, désœuvrés, blasphémateurs, ne chantaient plus que des cantiques, et bâtirent un oratoire, sous les halles, avec leurs petites économies pour s'y réunir et prier.

Trois ouvriers occupés à son calvaire de St-Jean avaient l'air de se tourmenter de ce que le pot-au-feu qu'on leur préparait paraissait bien petit. Ne craignez rien, dit le Père, ayez confiance et mangez. Ils se rassasièrent et cependant n'épuisèrent pas le petit pot ; et ils disaient : « Le Père de Montfort est un grand saint ».

Tel fut le saint missionnaire : Pauvre lui-même pour ressembler à Jésus-Christ, il fut toujours l'ami des pauvres et des infirmes ; il a ouvert, pour eux, des asiles de charité, il a laissé, pour eux, une communauté de sœurs, les filles de la Sagesse, destinées à continuer sa mission charitable, à secourir toutes les misères et à faire l'école aux petites filles.



Chapelle St Etienne



CHAPITRE VII.

Le prédicateur éloquent de la croix

NOTRE-SEIGNEUR a montré son grand amour pour les hommes en souffrant et en mourant pour nous sur la croix ; les hommes à leur tour ne peuvent montrer leur amour pour Notre-Seigneur qu'en souffrant et en portant leur croix à sa suite. C'est pour rappeler ce double objet et le mettre sans cesse sous les yeux des fidèles, que le Père de Montfort plantait partout la croix, et s'efforçait de faire passer dans les autres l'amour de la croix qui le possédait comme une sorte de pieuse folie. Elle est de lui cette parole incroyable : « Pas de croix, quelle croix ! »

Il ne faisait aucune mission sans la terminer par la plantation d'une croix façonnée avec le plus bel arbre de la contrée. Le jour de la cérémonie venu, tout le village était en fête ; les rues étaient ornées, les oriflammes déployées. Les porteurs presque toujours nu-pieds par respect pour Notre-Seigneur prenaient la croix sur leurs épaules et chantaient de pieux cantiques. Quand la croix, plantée sur le plus beau site du village, apparaissait aux regards des chrétiens, un discours véhément du missionnaire retraçait les leçons de

la croix et les devoirs des fidèles. Souvent sur cette croix, le Père de Montfort faisait placer des cœurs en cuivre doré représentant toutes les familles de la paroisse, et symbolisant leur amour pour la croix.

Mais le Bienheureux ne se contentait pas de planter la croix sur les collines, il l'avait plantée dans son cœur. Lorsque les persécutions de toute nature harcelaient le saint homme, il bénissait Notre-Seigneur de lui faire part de sa croix.

Si, au contraire, tout le monde l'applaudissait et l'estimait, il croyait tout compromis et ses travaux menacés de stérilité. Ainsi en arriva-t-il à Vertou, paroisse chrétienne, où l'on suivait la mission avec une ferveur extraordinaire. Le compagnon du Père de Montfort eut toutes les peines du monde à le retenir, il voulait partir, disant qu'il ne faisait aucun bien dans cet endroit, parce qu'il n'y trouvait point de croix. Il venait alors de quitter la paroisse de la Chevrollière où les humiliations, la maladie, les croix de toutes sortes avaient fait briller son courage. Au milieu de toutes ces tribulations, il était très joyeux, il avait embrassé tendrement le curé de cette paroisse qui n'était pas pour rien dans cette avalanche de croix, et lui avait promis de se souvenir de lui toute sa vie. Une telle conduite paraît incroyable ; il n'y a que les saints pour nous donner d'aussi beaux exemples.

Non content de recevoir avec amour toutes les croix que le bon Dieu lui envoyait, il affligeait sa chair par toutes sortes de pénitences ; il se donnait la discipline vingt fois le jour, surtout avant de monter en chaire, disant aimablement à ceux qui lui reprochaient cet excès : « Le coq ne chante jamais mieux que lorsqu'il s'est battu les flancs avec ses ailes ».

Il jeûnait les mercredi, vendredi et samedi et mangeait très peu les autres jours. Il ne couchait jamais que sur un peu de paille, il portait constamment sur la poitrine un cœur armé de pointes de fer. Un jour qu'il tomba de faiblesse, on



Église de Vertou

lui enleva cet instrument de pénitence. En revenant à lui-même il dit en souriant : « Je dors, mais mon cœur veille ».

Il caressa longtemps le projet d'établir un calvaire monumental à l'honneur de Jésus crucifié. Quand il eut fait choix de la vaste lande de Pontchâteau, non loin de Nantes, pour l'exécuter, sa puissante et populaire éloquence groupa des travailleurs de tout le pays pour élever une sorte de montagne artificielle au sommet de laquelle devait être plantée la croix. On travaillait en chantant des cantiques et l'on y mettait



Calvaire de Ronchâteau

tant de désintéressement et d'esprit de foi que l'on se contentait, pour tout salaire, de la faveur de baiser les pieds d'un crucifix déposé dans une chapelle voisine. On accourait de fort loin prendre part aux travaux. On y vit des Flamands et des Espagnols.

Le projet achevait de s'exécuter ; la colline était déjà haute ; les croix des larrons et celle de Notre-Seigneur étaient préparées ; on n'avait pas oublié N.-D. de Pitié ; on n'atten-

dait plus que le jour de la bénédiction solennelle du calvaire quand vint un ordre de l'évêque de Nantes interdisant la cérémonie et, plus tard, un ordre royal de démolir le tout. Cette humiliation était une bien lourde croix. Montfort n'en parut pas troublé. Il avait assez de force d'âme pour dire et pour écrire : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus doux pour moi que la croix la plus amère ; et d'ajouter : J'aimerais mieux, ô mon Dieu, mourir mille fois que de m'opposer à vos saintes volontés ».

De peur de ne pas assez souffrir, il avait chargé le frère Nicolas de lui donner la discipline, et il ne le gardait avec lui qu'à cette condition.

Au milieu même des souffrances les plus cruelles, occasionnées par une horrible plaie, il chantait avec amour : « Vive Jésus, vive sa croix, oh ! qu'il est bien juste qu'on l'aime ». Le médecin qui le soignait était stupéfait de tant d'énergie.

Le bon Dieu multipliait les merveilles pour récompenser un serviteur si généreux. Il fit paraître des croix lumineuses, pendant un sermon de Montfort à la Rochelle. Il empêcha lors des plantations de croix, plusieurs accidents qui auraient pu être funestes dans une foule compacte comme celle qui écoutait le saint missionnaire. Il rendit légère comme une paille la lourde croix de mission de St-Pompain, dès que le Père l'eut touchée, et préserva la foule de la pluie, tandis que l'eau tombait à côté en abondance.

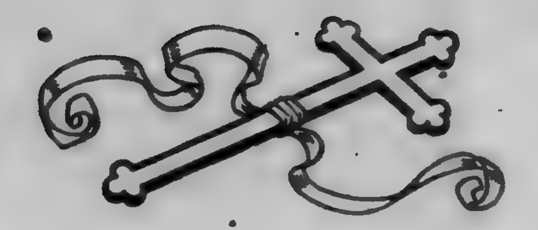
Montfort aimait la croix pour lui-même, il trouvait en outre qu'il ne pouvait souhaiter rien de meilleur à ses amis. A sa chère sœur il écrit : « Je vous souhaite une année pleine de croix ». A son cher ami Monsieur d'Orville, il dit : « Monsieur, je vous souhaite bien des croix ».

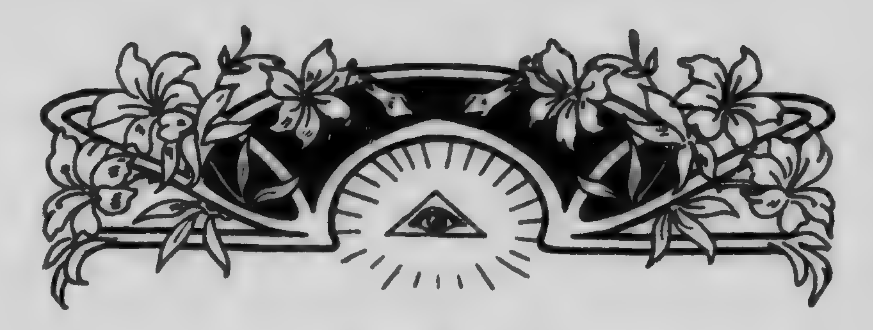
Pour mieux garder le souvenir de la croix, il l'av[illegible] placée sur le sommet de son bâton de voyage et pouvait dire [illegible] « J'ai partout la croix à la main ».



Cathédrale de Rouen

« Si les chrétiens, disait-il, savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une ». Instruit par Montfort, acceptons du moins les petites misères de la vie et portons généreusement la croix à la suite de Jésus. C'est par le chemin de la croix qu'on va au ciel ; notre Bienheureux nous rappelle constamment cette vérité si grande et si peu connue.





CHAPITRE VIII.

Le Dévot Serviteur de Marie

LE trait le plus frappant de la vie de Montfort, ce fut sa grande, sa tendre, sa parfaite dévotion envers Marie. On se souvient avec quelle piété, tout enfant, il priait devant les statues de la Sainte Vierge ; avec quelle exactitude journalière, à Rennes, il entrait dans l'église des Carmes pour prier Marie, avec quelle joie il se faisait inscrire dans la congrégation des enfants de Marie au collège ; avec quel amour il confia le trésor de sa piété et de sa vocation à cette reine si bonne et si puissante.

Ce tendre et filial abandon ne fit que croître durant toute la vie du Bienheureux.

Séminariste, il se charge de la chapelle de Marie, porte ses confrères à se faire les esclaves de Marie et confie à cette bonne mère son futur apostolat. Missionnaire, il prêche partout Marie, restaure ses chapelles, sculpte ses images, établit la pratique du rosaire, compose des cantiques en son honneur et publie partout et toujours les gloires et les bontés de Marie. Il se plaît à visiter les célèbres sanctuaires de Marie : N.-D. de Lorette, N.-D. des Ardilliers. La chapelle de N.-D.

de la Croix à la Chèse, N.-D. des Victoires à la Garnache, N.-D. de toute Patience à la Séguinière, et tant d'autres restaurées par lui sont le témoignage de sa dévotion si tendre et si active. Avec la croix, il portait toujours une statuette de Marie. Il aimait à considérer ces deux objets chers à son cœur. Souvent il s'écriait : « Quand sera-ce, ô ma très bonne



N.-D des Ardilliers

mère, que j'aurai la consolation de vous voir, non plus en figure, mais réellement ; je vous ai moi seul plus d'obligations que le monde entier ; il y a longtemps que je serais perdu sans vous ».

Il instituait partout la dévotion du saint Rosaire ; les pays qu'il a évangélisés ont gardé la pieuse coutume de le

réciter en public, à l'église, dans l'humble chapelle du hameau, au foyer paternel.

La plus grande peine qu'on put lui faire était d'abandonner la récitation du Rosaire. Passant non loin de Vallet, où il avait prêché une mission il résista aux pressantes invitations de ceux qui voulaient le revoir dans cette paroisse : « Non, non, dit-il, je n'irai pas, ils ont oublié mon Rosaire ».

Il se servait de cette arme pour convertir les pécheurs qui ne lui résistaient jamais, disait-il, quand il pouvait leur mettre la main au collet avec son Rosaire. Quelle magnificence ne déployait-il pas dans les processions en l'honneur de Marie ! les bannières, les étendards du Rosaire, les statues de N.-D., les couronnes, les flambeaux, tout était mis en œuvre pour fêter Marie, et comme toujours, les chants les plus pieux enthousiasmaient les fidèles.

Oui, Montfort aima beaucoup Marie, mais on peut dire avec non moins de vérité que Marie aima beaucoup son fidèle serviteur. Elle multiplia les faveurs célestes à son égard. Nous citerons les principales, afin de montrer que Marie ne se laisse jamais vaincre en générosité.

C'est Marie, vraisemblablement, qui apparut à la supérieure de l'hôpital de Guérande pour la récompenser de son assiduité aux sermons du Père. Cette bonne fille manqua un jour de tomber faible à l'église et sortit pour prendre l'air. Une bonne dame vint à elle et lui donna un pain en lui disant : « Prenez ce pain, ma fille, et mangez »; puis elle disparut.

Durant la mission de la Garnache, au presbytère, au moment du repas on attend le missionnaire, il ne vient pas. On envoie un enfant le chercher ; cet enfant revient et dit naïvement : « Je l'ai appelé et il n'a pas voulu me répondre ; il est à parler avec une belle dame blanche qui est en l'air ». Or des faits semblables se sont produits fréquemment. La bonne Mère du ciel marchait et parlait familièrement avec son enfant bien-aimé.

A Roussay, Montfort dit un jour à un paysan de venir le trouver à la Providence. Celui-ci fut fidèle au rendez-vous. Mais ayant vu le Père au jardin s'entretenant avec une dame d'une blancheur éclatante, il fut saisi de respect et se contenta de regarder cette merveille à travers les barreaux de la claire voie, puis se retira. Le lendemain, à la même heure, apprenant que le missionnaire était dans sa chambre, il eut la curiosité de regarder par le trou de la serrure et vit le même spectacle que la veille. Enfin, le troisième jour, il trouva seul le serviteur de Dieu qui lui demanda la raison de son retard. Le paysan s'expliqua. Montfort, satisfait et certain de la pureté d'âme de ce bon campagnard qui avait eu le bonheur, lui aussi, de voir la Sainte Vierge lui dit : « Faites la sainte communion ».

Le Père de Montfort avait acheté un mulet trente-trois écus. Le vendeur, étant venu pour toucher son argent, vit la merveille dont nous avons parlé plus haut. Par respect, il se retira et quand il revint, il raconta au Père ce qu'il avait vu. C'est la Sainte Vierge, dit le missionnaire, que vous avez vue. Et vous m'avez vendu votre mulet trop cher car ma bonne Mère ne m'a donné que trente écus pour vous payer. Le vendeur fut trop heureux d'accepter cette somme et se retira.

A St-Jean de Fontenay, l'homme de Dieu tardait un matin à venir dire sa messe. L'enfant de chœur qui devait le servir se rendit à la Providence et frappa à la porte de la chambre du Père de Montfort. Ne recevant point de réponse, cet enfant se mit naïvement à regarder par le trou laissé en bas de la porte pour laisser passer le chat. Il vit une belle dame, un peu élevée de terre, conversant avec le Bienheureux. Sans mot dire, il retourne à l'église où le Père ne tarde pas à venir lui-même. L'enfant ne quittait pas le saint homme du regard. Rentré à la sacristie, le Père qui le voyait intrigué, lui dit : « Qu'avez-vous donc à me regarder, mon cher enfant ? » Et le petit raconta ce qu'il avait vu. « Eh bien ! mon petit

ami, vous êtes bienheureux, vous avez le cœur bien pur ; vous irez un jour au paradis ». L'enfant vécut comme un ange et mourut dans l'année même.

Un jour, pendant qu'il disait la messe, Montfort parut tout illuminé et quand il rentra à la sacristie pour y déposer les ornements sacrés et faire son action de grâces, il resta plus longtemps que d'ordinaire. Une femme étant entrée pour lui dire qu'on l'attendait au confessionnal, le vit élevé en l'air. Doucement, il descendit et dit simplement : « Pauvre femme, vous m'avez fait grand tort ».

Dans l'église des Jacobins de la Rochelle, il parut un jour de la Purification de la Sainte Vierge tout transfiguré. On ne le connaissait qu'au son de sa voix.

C'est ainsi que les fréquentes apparitions de la Sainte Vierge et les doux entretiens de la Reine du ciel avec son fidèle serviteur le dédommageaient amplement de toutes les injures, de toutes les avanies, de toutes les persécutions que ses ennemis lui faisaient subir.

Aussi la reconnaissance du saint homme était bien vive et ses élans d'amour envers Marie tout enflammés.

Que mon âme chante et publie,
A la gloire de mon Sauveur,
Les grandes bontés de Marie
Envers son pauvre serviteur.

. . . .

Je ne puis pas
Raconter ni comprendre
Combien ce nom est tendre
Et quels sont ses appas.
Ce nom sacré,
Mon remède assuré
Contre les plus grands maux,
Dans mes travaux

Est mon céleste appui
Je trouve tout en lui.

. . . .

C'est le soutien des vivants
Et le secours des mourants,
La sûreté de la vie,
La porte de la patrie,
La servir fait l'heureux sort,
De la vie et de la mort

. . . .

O ma bonne maîtresse
Si l'on vous connaissait,
Avec zèle et tendresse,
Chacun vous servirait.

Pour entrevoir un peu ce qu'était l'amour de Montfort envers Marie, il faut lire ses cantiques sur la sainte Vierge. Ils sont tous pleins des plus beaux accents de piété filiale.

Il faut surtout lire son admirable « Traité de la vrai dévotion à la Sainte Vierge» où il apprend à l'âme le merveilleux secret de sainteté qui consiste : 1° à se donner complètement : âme, corps et biens, à Marie, afin d'appartenir plus parfaitement à Jésus ; 2° à faire ensuite tout par Marie, en Marie, avec Marie et pour Marie. Cette doctrine merveilleuse est expliquée avec une admirable éloquence dans ces pages dignes d'être lues et méditées par toute âme désireuse d'aimer parfaitement Jésus-Christ et sa sainte Mère.

Notre salut et notre perfection sont assurés si nous suivons ce conseil. Comme tribut extérieur et quotidien de notre dévotion à Marie, disons avec piété le saint Rosaire.

Un seul Ave bien dit
Vaut mieux sans contredit
Que tous les biens du monde.
Oh ! L'excellent secret,
Par jour, dire un Rosaire.



CHAPITRE IX.

L'Apôtres des Enfants

LES enfants doivent aimer beaucoup le Bienheureux Montfort, parce que ce bon Père leur porta lui-même un tendre amour. Il les voulait rendre tous semblables à l'enfant Jésus.

Dès ses premières années, il excitait ses frères, ses sœurs ses petits compagnons à la piété et à la vertu ; au collège, il était encore apôtre parmi ses condisciples. Au séminaire de St-Sulpice, il fut désigné pour faire le catéchisme aux enfants ; il était si simple dans son enseignement, si aimable dans ses façons qu'il captiva les petits gamins de Paris. Les autres abbés avaient de la peine à se faire écouter, Montfort se faisait craindre et aimer.

Devenu missionnaire, il se plaisait à enseigner le catéchisme aux enfants. Il les groupait autour de lui, leur apprenait à prier, composait pour eux de jolis cantiques et les leur faisait chanter avec entrain.

Il savait se mettre à la portée de ces petites âmes. Au lieu de leur faire de longues démonstrations, il leur posait des questions simples, courtes, claires et voulait que tous les catéchistes en fissent autant. Il faut, disait-il, plus interroger que parler. Il savait recourir à l'enseignement par l'image,

afin de mieux graver la vérité dans l'esprit de ses petits auditeurs : voulait-il donner une idée des peines réservées aux petits voleurs ? Il faisait allumer du feu en présence de ce petit monde et demandait : « Quel châtiment est réservé aux voleurs ? « Le feu de l'enfer, répondait-on. « En voilà une petite image, reprenait le Père, mes enfants si vous avez volé, eh bien ! avouez donc simplement vos fautes au confesseur, afin d'en obtenir le pardon ».

Fidèle à sa méthode de faire pratiquer la vertu à l'exemple et avec l'aide de Marie, il s'efforça d'inspirer aux enfants la dévotion à la sainte Mère de Dieu. Il composa pour eux une vie de la très Sainte Vïerge, par demandes et par réponses.

Il s'adressait même aux plus jeunes : à la fin de chaque mission, il faisait venir les enfants de six à sept ans, et, se mettant au milieu d'eux, il les instruisait avec une simplicité charmante et les renvoyait après les avoir bénis.

Toujours le salut des enfants le préoccupait.

Pendant son séjour à Poitiers, ayant appris que la plupart des écoliers étaient fort libertins et vivaient dans un grand dérèglement, il entreprit de les gagner à Dieu et d'en faire des saints. Il proposa d'abord aux plus dociles de former une petite société, de s'assembler de temps en temps, de recevoir certaines règles qu'il leur prescrivait. D'après cette règle, ils devaient faire chaque jour un peu d'oraison, une lecture spirituelle, aller tous les jours de congé se divertir innocemment ensemble, s'approcher des sacrements, s'enrôler dans la congrégation de la Sainte Vierge... et surtout tâcher de gagner à Dieu leurs camarades les plus réglés...

De cette société sont sortis grand nombre d'excellents prêtres et de saints religieux.

Mais il fallait assurer l'avenir en laissant aux enfants de bons éducateurs. C'est pourquoi, partout où il faisait la mission, il avait soin de pourvoir les écoles de bons maîtres et de bonnes maîtresses. Dans le même but, il donna à ses

frères du St-Esprit, entre autres fonctions, celle d'enseigner le catéchisme et de faire l'école charitable.

Le premier frère de cette congrégation fut le frère Mathurin. Montfort vit un jour dans l'église des Pénitentes, à Poitiers, ce jeune homme en prières ; il fut inspiré de lui dire la parole évangélique : « Suivez-moi ! » Mathurin le suivit et fut le compagnon et le continuateur de son apostolat auprès des enfants.

Les frères qu'employait Montfort à faire le catéchisme et l'école charitable devaient conduire les enfants à l'église au chant des cantiques, et exiger un silence absolu dans les rangs. Le saint missionnaire avait le génie de l'organisation des œuvres et quand il avait à créer des écoles, il songeait aux plus menus détails de l'installation : il voulait la classe plus longue que large, et les bancs placés en amphithéâtre, afin que le maître put mieux voir ses élèves. Il donnait à chaque banc le nom d'un des chœurs angéliques : le banc le plus élevé était celui des séraphins. Il voulait le même livre pour la même division ; et faisait reprendre les élèves par leur voisin, pratiquant ainsi une sorte d'enseignement mutuel.

Les maîtres devaient être en soutanelle afin que les élèves leur portassent plus de respect.

Montfort était donc soucieux des meilleurs procédés, les meilleures méthodes.

Il était l'ami des enfants parce qu'il était un parfait disciple de Notre-Seigneur qui les a tant aimés.

Au nom du divin Maître, il guérit un jour un de ces pauvres petits présenté par une mère affligée. Cette femme lui amena son fils pour qu'il le guérit de la teigne. Le Bienheureux lui dit : « Croyez-vous que les ministres du Seigneur aient le pouvoir de guérir en son nom les malades qu'on leur présente ? » Cette femme ayant répondu : « Oui », le bon Père ajouta en imposant les mains sur le malade : « Que Dieu récompense en vous, mon enfant, la foi de votre mère », et l'enfant fut guéri.



Frère Mathurin

Un petit enfant avait de la peine à apprendre son catéchisme, Montfort s'offrit à lui servir de répétiteur et lui dit de venir à la chapelle de Marie à une heure qu'il lui indiqua. L'enfant se rendit au moment convenu. Mais il fut surpris de trouver la grille de la chapelle fermée et le saint prêtre parlant à une dame éclatante de blancheur. Il n'osa entrer et se retira. Un peu plus tard, Montfort le rencontrant lui dit : « Eh bien, mon enfant, pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver ? » L'enfant expliqua ce qui l'avait empêché de parler au saint missionnaire ; un autre rendez-vous fut pris et la leçon bien expliquée fut apprise facilement.

Toujours, partout, c'est aux enfants que les tendresses de cœur du saint prêtre allaient de préférence.

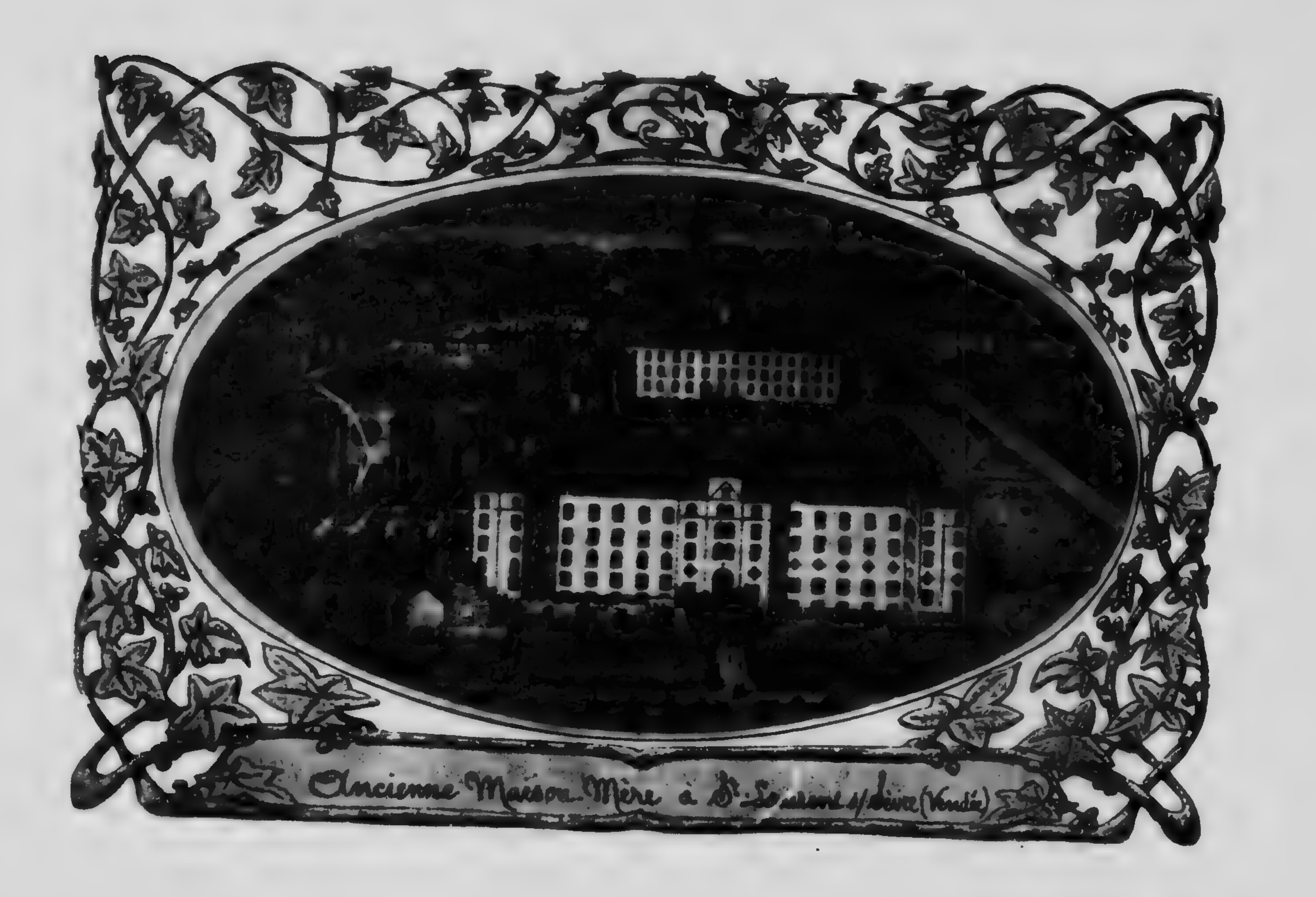
Les frères qu'il a chargés de la belle mission de faire l'école charitable continuent son œuvre avec amour et font bénir le nom de Montfort dans tout l'univers puisque la Providence a permis l'expansion de leur congrégation en Europe, en Amérique, en Afrique et en Asie.

La révolution française de 1793, qui fit des martyrs de plusieurs d'entre eux, faillit même les anéantir complètement.

Mais le Révérend Père Deshayes, nommé, en 1821, supérieur de la communauté du St-Esprit et des filles de la Sagesse fut vraiment l'homme de la Providence pour restaurer et développer l'œuvre des écoles.

Les frères destinés à l'enseignement devenant très nombreux s'établirent dans une maison voisine de celle des missionnaires à laquelle ils donnèrent le nom de St-Gabriel et se firent approuver du gouvernement français, en 1853, sous le nom de Frères de l'Instruction Chrétienne de St-Gabriel.

Héritiers de l'esprit de leur Bienheureux Père, ils travaillent avec zèle dans les écoles, les orphelinats, les missions à former les enfants à la vie chrétienne, pour en faire des citoyens du ciel.



Ancienne Maison Mère à St Laurent s/Sèvre (Vendée)



CHAPITRE X.

L'Ami de Jésus

LES saints ont beaucoup aimé Notre-Seigneur, et Montfort se distingue entre tous, par la simplicité et la grandeur de son amour. Dieu, Dieu fait homme, et mort sur la croix, Dieu présent au tabernacle : font l'objet de toutes ses pensées et de toutes ses affections.

Les fréquentes visites aux églises, les longues prières devant l'autel, marquent les premières années de sa vie.

Plus tard, son amour pour Dieu le porte à se jeter entre des blasphémateurs pour les conjurer de cesser leurs horribles propos. Quand il entend blasphémer le saint nom de Dieu, il baise la terre, même en pleine rue afin d'expier l'offense de Dieu.

Missionnaire, sa plus grande peine est de trouver la maison de Dieu déserte et ruinée ; son grand souci est de la rendre plus digne du maître qui l'habite et d'y faire venir prier les foules.

Il chante tristement :

Soupirons, gémissons, pleurons amèrement,
On délaisse Jésus au très saint Sacrement.
On l'oublie, on l'insulte en son amour extrême;
On l'accable, on l'outrage et dans sa maison même.
. . . .

Que de gens chez les grands pour leur faire la cour !
Leur maison en est pleine et la nuit et le jour.
Mais l'église est déserte, elle est abandonnée;
Une heure qu'on y passe y paraît une année.

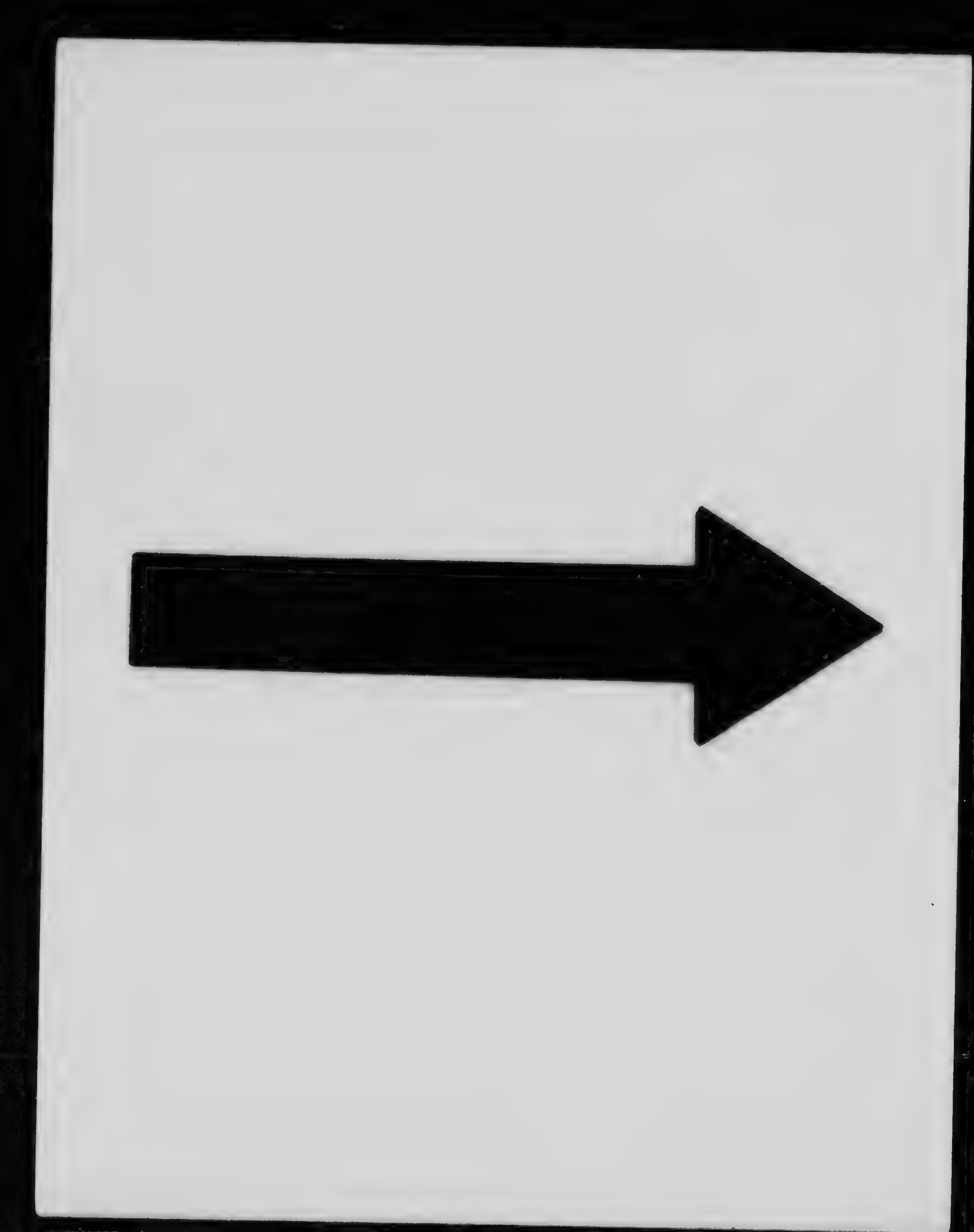
Dans nombre de paroisses il trouve des églises délabrées, salles, dépourvues de tout. Il mobilise alors une armée de travailleurs à la tête desquels il se met lui-même ; en quelques jours l'église est restaurée, blanchie, ornée et le peuple émerveillé reprend avec goût le chemin de la maison de Dieu pour y assister à de belles et touchantes cérémonies.

Montfort ne pouvait supporter la négligence dans le saint lieu, tout devait y être propre, tous devaient s'y bien tenir ; et malheur aux mondains ou aux mondaines qui manquaient de respect à la sainte présence de Dieu, ils s'entendaient apostropher du haut de la chaire et reprocher leur conduite indigne. Le missionnaire n'avait pas peur de la colère et de la vengeance de ces pécheurs ; il eût préféré verser tout le sang de ses veines plutôt que de voir son divin maître outragé.

Il ne passait jamais devant une église sans faire au moins une génuflexion et, s'il en avait le temps, il s'arrêtait sur les marches du temple et faisait une prière.

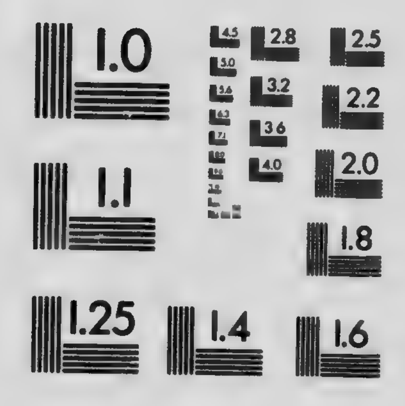
Pour dédommager Notre-Seigneur des outrages qu'il reçoit au très saint Sacrement, il établit l'adoration perpétuelle dans plusieurs paroisses et engagea les pieux fidèles à faire une heure d'adoration par semaine, par mois, au moins par an.

Pendant les exercices de la mission, il choisissait un jour pour faire amende honorable au divin maître, et ce jour-là il trouvait pour exciter les foules à la piété, les accents les plus tendres et les plus touchants, leur rappelant ce que Jésus a fait pour nous et comment les pécheurs paient ce bon Maître d'ingratitude et d'outrages.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Sa dévotion durant la sainte messe était grande, et les anges, plusieurs fois, furent heureux de donner des preuves de leur présence en agitant eux-mêmes la sonnette pendant qu'il célébrait.

Pour ne pas manquer d'offrir le saint sacrifice, Montfort s'imposa, un jour, un long jeûne et un voyage fatigant, il loua même un cheval pour arriver à temps, dans une église où il pût célébrer.

Il avait toujours Jésus dans le cœur et sur les lèvres :

Jésus est mon amour,
Jésus est ma richesse,
Et la nuit et le jour
Je répète sans cesse
Jésus !
Vive en mon cœur Jésus
Vive en mon cœur Marie
Qu'on ne me parle plus
D'autre amour dans la vie.

Oui, pour Montfort, Jésus et Marie, sont tout ; le reste n'est rien. Il se moque du monde et des vanités, des dignités, des biens, de l'amitié des grands. Quand il est entre « Jésus et Marie » il ne désire rien de plus :

Le monde en vain par ses biens et ses charmes
Veut m'engager à vivre sous sa loi ;
Mais pour me vaincre, il faut bien d'autres armes,
Je ne crains rien, Jésus est avec moi !

C'est surtout dans la sainte communion que le chrétien et Notre-Seigneur se donnent des marques d'amour réciproque. Pour savoir quels étaient les sentiments de Montfort à cet heureux moment, il suffit de prendre n'importe lequel de ses cantiques :



Église de Bourguenais

Mille fois mon cœur vous désire
O mon Jésus, hélas ! quand viendrez-vous ?
Etre sans Vous c'est un martyre.

. . . .

Oh ! que je suis heureux
J'ai trouvé celui que j'aime

. . . .

Cieux, qu'avez-vous de plus
J'ai tout en mon Jésus.

. . . .

Ah ! que je goûte de douceurs
Quand Jésus repose en mon cœur !

. . . .

Arrêtons-nous, car pour dire combien Montfort aimait le bon Dieu, il faudrait rappeler toutes ses paroles, toutes ses démarches, tous ses actes.. Tous furent inspirés par le mépris de tout ce que peut offrir le monde, et par l'amour de Dieu seul... Ces deux mots étaient sa devise : Dieu seul ! Dieu seul !

Le bon Dieu avait hâte de couronner les mérites du saint missionnaire et d'admettre à l'union éternelle cet ami parfait, épris du seul désir de le voir et de le posséder.

Aux confins du diocèse de la Rochelle, dans le village de St-Laurent, Montfort allait entendre le suprême appel de son bon Maître.

Quand le saint prêtre arriva pour commencer les exercices de la mission, il parut bien affaibli.

Il ne se ménagea point cependant. Surtout en préparant to[illegible] choses pour la prochaine visite de l'évêque de la Rochelle.

La procession qu'il organisa pour recevoir le premier pasteur lui occasionna une maladie qui ne l'empêcha pas de prêcher. Mais il était si faible qu'il put à peine achever son



Le Bx. à la fin de sa vie

discours et dut s'aliter immédiatement après. Dès qu'on apprit la maladie grave du saint homme, les foules accoururent. On pleurait, on priait, on demandait sa bénédiction. Montfort les bénit et leur répéta ces mots de l'un de ses cantiques :

Allons mes chers amis,
Allons en paradis
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux.

Puis il tomba dans un abattement dont il sortit bientôt pour répliquer au démon qui osait encore le tenter : « C'est en vain que tu m'attaques, je suis entre Jésus et Marie ; j'ai fini ma carrière, c'en est fait je ne pécherai plus.

Il s'endormit paisiblement de la mort des justes et s'en alla jouir au ciel pour l'éternité de Jésus et de Marie qu'il avait si bien servis sur la terre.

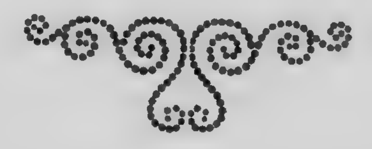
Toutes les paroisses voisines accoururent à ses funérailles.

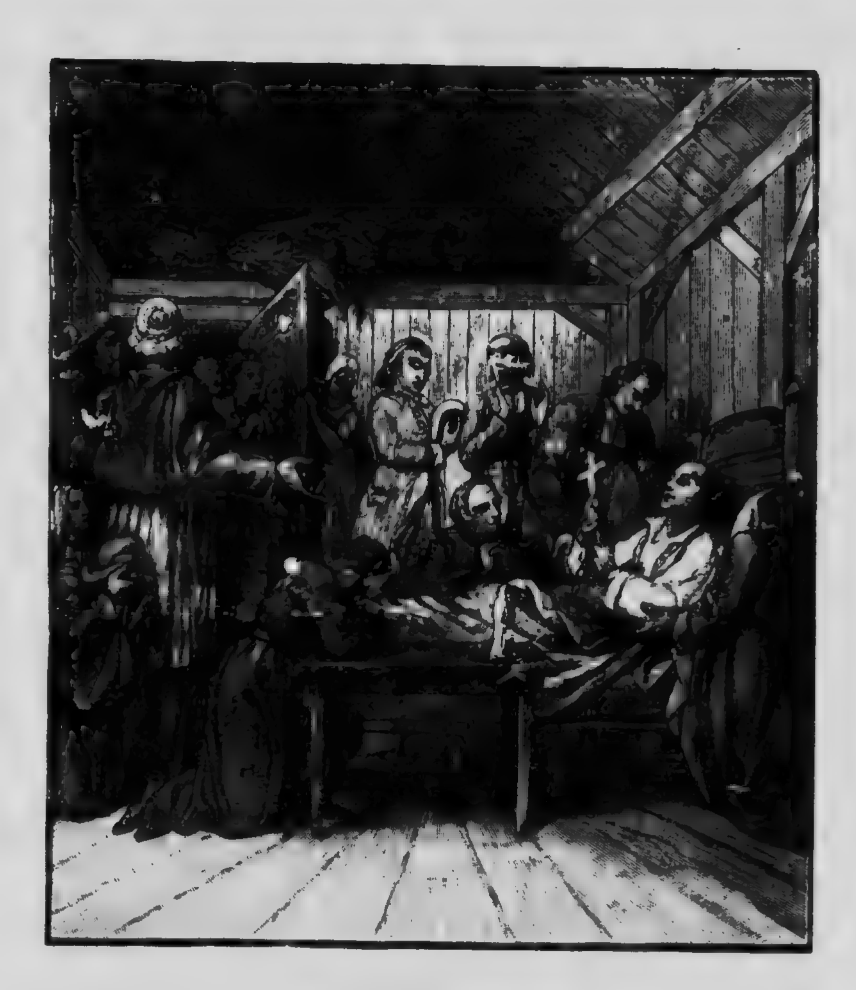
Bientôt la renommée publia ses vertus et, les miracles se multipliant sur son tombeau, l'église a placé Montfort sur les autels.

Près de ses restes vénérés, dans l'église de St-Laurent-sur-Sèvre, se rendent toujours les foules suppliantes.

Le Bienheureux répond à leurs prières en leur obtenant des grâces aussi nombreuses que signalées.

Que cet esclave de Jésus en Marie nous obtienne à tous et par-dessus tout, la grâce d'aller, comme lui, facilement et sûrement à Jésus par Marie.





Mort du Bx. de Montfort

TABLE DES MATIÈRES

Page




INSTITUT DES FRÈRES DE SAINT-GABRIEL
DIEU SEUL
AVE MARIA GRATIA PLENA